

Vivienne G.

Roman sans noms mais non sans personnages



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, *Les Celtes mercenaires*

Western bre-ton et post-atomique.

Ça cogne dur dans le désert, entre Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité

au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN, *Les Canines dans le pâté*

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français

de l'ail bio et de l'épieu certifié FSC.

PIERRE CHARMOZ,

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension du sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ, *La Canine impériale*

Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.

L'enquête est menée par Vidocq, Renan et les saint-simoniens.

JULES VEINE, *Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal*

Plus c'est haut, moins c'est beau !

À paraître

YAK RIVAIS, *Aventures du Général Francoquin
au pays des Frères Cyclopus*

Western épique et d'époque.

ROMAN SANS NOMS
MAIS NON SANS PERSONNAGES



Vivienne G.

oman sans noms
mais non
sans personnages

Sous la Cape

Chapitre 1

Une scytale cannibale

(Pierre L.)

Depuis la veille, la galerie Vivienne bruissait d'une rumeur stupéfiante: «On a enlevé Madame M.!»

Mais qui, qui avait bien pu commettre un tel forfait... et surtout, dans quel but? s'interrogeaient les commerçants et les voisins ainsi que, depuis quelques heures, la police judiciaire.

Madame M. était propriétaire et seul maître à bord du B., un authentique bistrot fréquenté par des habitués, dont un groupe hétéroclite et passablement suspect aux yeux du commissaire Derien et du lieutenant Gardai: le «groupe du mercredi». À géométrie variable – entre trois et vingt, selon les Renseigneurs Généreux –, constitué surtout d'hommes plutôt dans la partie haute de la pyramide des âges mais à la gauche glissante de l'échelle des opinions, le «groupe du mercredi» se réunissait là depuis quelques lustres. Poètes, écrivains, cinéastes, peintres... Un cordonnier guitariste, un ex-sous-préfet d'un jour franc-maçon, un architecte rêvant de désorienter les statues de Paris, une brochette de pataphysiciens, un géographe-pâtissier, un éléphantologue, des bibliophiles... Ce petit monde menait conciliabules et apartés d'où fusaiient parfois de péremptaires propositions de réorganisation sociale, ainsi que de francs éclats de rire.

Les représentants du Quai des Orfèvres, qui les observaient « mine Derien » du comptoir, juchés sur des tabourets – tandis que ces messieurs prenaient leurs aises sur les banquettes de moleskine, les coudes appuyés sur le Formica de tables qui en avaient vu (passer) bien d'autres, fronçaient des sourcils perplexes et taillés en brosse.

Sis à l'angle de la rue de la Banque et de la galerie Vivienne, l'établissement, quasi classé à l'Inventaire des Monuments historiques, servait naguère de salle de rédaction *bis* à un hebdomadaire satirique bien connu, qui avait alors son siège social à quelques encablures. Ce passé, douteux dans l'esprit des pandores, risquait de rendre leur enquête délicate, voire complexe. Qu'on enlève une Diva, passe encore : les motifs sont légion, les prétendants myriade. Mais Madame M., octogénaire et veuve, voilà qui ne laissait pas que de surprendre... et d'interroger.

D'autant que les motifs du forfait demeuraient obscurs, les deux policiers ayant trouvé comme seule revendication une bande de papier tire-bouchonnée, portant ce message incongru, voire abscons :

PierrickatééLhorticuteurJeanneappelleUlabique-bi

En redistribuant espaces entre les mots et ponctuation, cela donnait :

Pierrick a tété l'horticuteur.
Jeanne appelle Ula « la bique-bi ».

- Ce n'est guère plus clair, murmure le commissaire Derien en triturant son carnet et sa moustache.
- Y'a même deux fautes... précise son lieutenant.

– Ah! vous êtes sûr? Je n'ai jamais été fort en orthographe.
– «lhorticulteur». 1. manque l'apostrophe entre le «l» et le «h». 2. manque un «l» entre le «u» et le «t».

– Un indice?

– Une piste, mais vague... «Apostrophe, l» = «Elle apostrophe»: peut-être a-t-elle viré un client un peu rudement, lequel est revenu et, pour se venger, a enlevé la tenancière...

– Mouais, n'est-ce pas un peu trop capillotracté?

– Euh, capillo... quoi?

– Tiré par les cheveux, s'agace le commissaire.

À la table des habitués du mercredi soir, les commentaires vont bon train. C., le fils de Madame M., qui a alerté les voisins, puis la police, explique:

– Quand je suis arrivé hier matin, vers 11 heures, le café était fermé de l'intérieur – la clef dans la serrure. Je me suis inquiété, craignant un malaise. J'ai appelé un serrurier. Après l'ouverture de la porte, on a fouillé partout, appartement et cave compris: rien. Ma mère a disparu sans laisser de trace...

– Ah! murmure O. *A closed room problem*, comme disent les Anglo-Saxons qui en raffolent.

– Hum, demande P., et ce message, bizarre non?

– Je ne l'ai remarqué qu'après coup: la bande de papier traînait sous le comptoir; peut-être avait-elle roulé là... Je n'y comprends rien: pourquoi ma mère? Une rançon? Je n'y crois guère... Il y a bien une chaîne de restauration qui veut reprendre le café pour en faire un établissement *fooding*. Mais de là à enlever ma mère, qui s'est toujours refusée à vendre...

– On ne sait jamais, ces gens-là ne reculent devant rien pour accroître leurs bénéfices, murmure G.

– Cette bande de papier, tu en as fait une copie?

C. sort un carnet sur lequel il a noté à la hâte le texte dont les policiers conservent l'original. La lecture du message putatif

P										
	i	e	r	r	i	c	u	e	r	
	1	2	3	4		1	2	3	4	
	j	e	a	n	n	e	p	e		
		1	2	3	4		1	2	3	4

n'éclaire guère les membres du groupe, malgré une tournée de vendômois et de côte-roannaise.

– La bande était spiralee? demande, intrigué, O.

– Oui, comme si on l'avait enroulée autour d'un bâton, ou d'un manche...

– Ah! une scytale, donc!

Le mot fait lever bien des sourcils (quoique, pour certains, avec un effort méritoire de la part de leurs propriétaires). Les policiers, l'oreille aux aguets, se rapprochent.

– Le plus vieux – et le plus simple – moyen de coder un texte, précise O. Y a-t-il un balai derrière le comptoir?

– Oui, je crois.

C. se lève et rapporte un balai de paille, qui a connu des jours meilleurs lorsqu'elle se dorait au soleil du Ségala. O. demande au commissaire Derrien de lui passer la bande. Ce qu'accepte le policier après une brève hésitation. Une fois la spirale enroulée autour du manche, apparaît ce message vertical.

– C'est un 1+4, modèle classique, laisse tomber O., comme une évidence.

– Ah bon? interroge le lieutenant, et ça veut dire quoi?

– «Piéoujelaqi», c'est écrit!

– Mais encore... implore le commissaire, presque obséquieux.

– C'est pourtant simple! dit O., faussement modeste: «*Payez, ou je la cuis.*»

– Des cannibales! gémit C. Ils veulent manger ma mère.

Chapitre 2

(*Gérard V.*)

Parole du jour :

« *Rien ne grise comme le vin du malheur.* »

Honoré DE BALZAC,

Splendeurs et misères des courtisanes.

Ils sont tous là, cois, atterrés, affligés, en rade, dans un rade (ou troquet) quelconque, loin ou proche du « B. ». Ils boivent, mais tristement, oh ! pas un « barriquet » de petits godets, vins mêlés de leurs larmes. *Ô désespoir, ô destinée funeste !* Qui nous gavera de pieds de cochon blasphématoires ?

UN PREMIER. – Ne serait-ce pas un coup... fourré des chattemites cléricales (paroisse voisine) pour la (et nous) punir de cette agape, de cette communion solennelle et anti ?

UN SECOND. – Ou une opération des « généreux »... ou gendarmique (caserne voisine) pour mettre fin à nos concilia-bules, subversifs et... trop érudits pour « leurs personnes » ?

LE CHŒUR DES PROSCRITS. – Ô mânes d'Hercule, de Nestor, voire de Jules, aidez-nous dans la quête, et l'enquête. Qui va nous conduire dans les culs-de-basse-fosse, les sacristies et les égouts de Paris ?

UN TROISIÈME. – Séchons nos larmes et buvons une ultime larmichette, marchons marchons, du Septentrion au Midi, de l'Orient à l'Occident !

UN QUATRIÈME (jetant un pavé dans la mare... de pleurs).
– Et s’il y avait parmi nous un faux frère, un Judas qui aurait concocté ce rapt?

LE CHŒUR. – Cruel, écartons la zizanie! Gardons tête froide et pieds chauds.

Ils se séparèrent, qui vers le métro, qui vers le bus; d’autres partent « Coude à Coude ».

Chapitre 3

(Patrick B.)

Un des deux présumés représentants de l'ordre restés accoudés au bar, qui sirote avec une grimace un porto éventé, toussoie :

– Mais ça n'a pas de sens ! Quel pourrait être le mobile du crime ?

Là gît le lièvre. Car enfin, nul n'est kidnappé par hasard. Quel pourrait bien être le motif de l'enlèvement ? Quelque prétendant éconduit amateur de dames disons pour le moins mûres, et qui aurait choisi la voie du crime afin d'assouvir ses passions ? Fi, lecteur, tu devrais rougir de seulement évoquer cette hypothèse ! Une secte calotine voulant châtier celle qui tolère en ses murs le traditionnel banquet de pieds de cochon du vendredi saint, comme le suggérerait un des convives au chapitre précédent ? Un mélomane ennemi du flamenco ? Quelque flicardesque, voire barbouzarde vengeance pour des méfaits ignorés ? Ou bien le lucre, l'amour de l'or, qui corrompt jusqu'aux meilleurs esprits de notre siècle ? Il faudrait alors avoir la prétention de faire raquer des natifs du Massif central, rude besogne. Au demeurant, nulle demande de rançon explicite n'est parvenue, en dépit du ton menaçant du message enroulé.

Le deuxième reprend :

– Moi que j'ai mon idée.

– Ah que?

– Ah que ça ne fait pas un pli : brasserie le Boulgre-en-Ville, passage Vit-Vit-Ahane, ce prétendu baron balte pseudo-joueur de castagnettes catalan, teint et fardé comme une courtisane babylonienne, vous voyez ce que je veux dire... M'est avis que ces gaillards-là sont des genres de gais...

– Chut! Plus bas! Attention! Pas de discrimination, sinon ils vont saisir d'une poigne de fer l'organe approprié...

– Vous voulez dire l'organe... procréateur?

– Mais non, collègue, l'organe juridique. Mais écoutez plutôt.

Car une clameur s'élève de la table du fond :

– Que l'intéressée soit promptement rendue à l'affection des habitués!

– Et à leur soif dévorante!

– Assez vaticiné!

– Assez erré!

– Allons consulter l'ORA!

– Plaît-il? L'Oie en Rillons à l'Armoricaine?

– L'Ortolan Rôti à l'Ail?

– L'Olifant Railleur autant qu'Abasourdi?

– L'Oublié Radis que nous réserve l'Avare?

– Mais non : l'Oracle Reclus en son Ascenseur! Que sa Sapience nous irradie et nous délie l'entendement.

Et le groupe, après d'ultimes libations, part en cortège, via les boyaux putrides mais efficaces du métropolitain, jusqu'à un immeuble du XV^e. Au rez-de-chaussée, un garagiste enjoué et enroué chante « La bielle de Cadix a l'essieu de velours »... La gardienne, telle une chaisière de basilique, leur désigne d'une mine cagote la cage d'escalier, au milieu de laquelle est immobilisé un ascenseur vieillot, en panne depuis belle lurette, aux parois de verre – quelques carreaux manquent – où se tient un

gentleman d'un certain âge, qu'un soupçon de brioche désigne comme un bon vivant, coiffé d'une casquette à oreillettes et s'appuyant sur une canne. Une dame que nous supposerons être son épouse lui tend sur une pelle de boulanger des spécialités roumaines – boulettes, beignets, soupes, gâteaux... – qu'il semble apprécier, et il sort de sa poche un flacon d'eau-de-feu à la prune dont il s'accorde de généreuses lampées.

À sa vue, la clameur est unanime :

– Éclaire notre chandelle (verte), ô Oracle!

Ledit préposé aux oraculaires besognes a un rictus de mauvais aloi et ferme les yeux comme s'il attirait sur lui la descente d'un esprit. Après avoir léché d'une langue chargée la mine d'un crayon, il arrache une page d'un calepin, griffonne quelques lignes, les yeux toujours clos, et tend le bout de papier aux assistants agglutinés.

– Tenez, mes amis.

– Lisez, lisez!

– Sur papier à en-tête de la sous-préfecture de Sainte-Menehould! La classe!

– Lisez, de par le diable!

– «L'écheveau de ravioli du lundi point le jeudi ne démêlera. Le saumon du mardi point le vendredi ne resservira.»

L'allusion est claire. C'est un convive mécontent qui aurait fait le coup. Mais allez le retrouver!

L'hypothèse d'une vengeance gastronomique prend corps. Ce qui n'exclut nullement le «Payez ou je la cuis». Des cannibales à Lutèce? Miam.

*

Le lendemain, le groupe des affligés rumine l'impasse dans laquelle se trouve l'enquête en dépit des Conclusions

Oraculaires, et les deux moustachus attentifs du bar s'empoisonnent à un breuvage sui generis, quand soudain un individu de haute taille pousse la porte de l'établissement. Il arbore la mine farouche d'un trappeur, ce que confirme le bonnet à la Davy Crockett vissé sur son crâne. Bonnet de castor, comme chez les bons auteurs? Non point: le museau crispé qui couronne le couvre-chef et la longue queue soyeuse qui bat l'épaule du nouveau venu appartient sans conteste à un... chat.

Chapitre 4

(*Stéphane M.*)

Le couvre-chef s'agite, s'étire et c'est bien un félidé qui saute sur le comptoir, renifle dédaigneux une tache de bière, snobe les deux pandores et se dirige vers le radiateur qui, au vu de sa vétusté, a dû chauffer l'arche de Noé. Il se frotte élégamment aux jambes des habitués : le groupe du mercredi est en passe de se réunir quotidiennement depuis l'enlèvement. Le plus proche du radiateur passe machinalement la main dans le cou du grefrier et surprise ! retire un morceau de papier enroulé autour du collier. Il prend l'air le plus innocent du monde mais se rassère bientôt : les cognes ont filé le train au trappeur qui n'a pas demandé son reste. Le papier est vite déplié sur la table et provoque une certaine perplexité : au recto est dessiné un drapeau à carreaux bleus et blancs avec, juste au-dessous, un autre drapeau sur lequel alternent, autour d'une unique bande rouge médiane, des bandes elles aussi bleues et blanches. En bas de la feuille, deux lettres malhabilement tracées en guise de signature : RM, les initiales de la disparue !

– Difficile de l'imaginer s'adonnant au coloriage pour passer le temps, murmure O.

– *May day*, murmure S., « M'aidez » : c'est un message de détresse, si mes compétences maritimes ne sont pas toutes oubliées...

– Comment ?

- Selon le code international des signaux, ces deux pavillons superposés sont un signal de détresse. Un SOS en somme!
- Je doute que notre octogénaire connaisse ce... ce quoi... déjà?
- Le code international des signaux!
- Le langage marin ne me plaît guère... Naufrage et anthropophagie ont toujours fait bon ménage...
- N'avons-nous pas parfois médité ici d'un faux marin, pseudo-explorateur et vrai barbouze? Revanchard, il s'en prend peut-être à ceux qui nous abreuvent depuis si longtemps...
- Décidément, les hypothèses se multiplient comme des mites sur la laine!

Le rébus dessiné au verso est tout aussi problématique :

<p>Un abbé avec écrit « prout » au-dessus Deux mains Un tableau fixé au mur Puis, plus bas, une quille, un pêcheur et un ouvrier recevant de l'argent.</p>
--

- Eh eh! En tout cas le kidnappeur aime les jeux! constate B., une des trop rares jeunes femmes participant aux réunions du groupe... et il a des lettres, ajoute-t-elle: l'abbé Prout est une création fort drôle du peintre Ranson... Cornegidouille! Ranson = Rançon! Le rébus est des plus simples!

Avec une belle unité le groupe s'écrie: «Rançon demain fixée, qui pêche paie!»

- Oui, mais est-ce un péché contre le crapaud de Nazareth et ses sbires ou contre Brillat-Savarin, comme opinait notre oracle?

– Sans compter, et c'est le plus troublant, que le message nous semblait destiné... comme si l'on voulait nous impliquer...

– Peut-être au contraire veut-on nous éloigner en flattant notre goût pour les lettres. Témoins familiers et gênants que l'on écarte en les envoyant battre la campagne pendant que se règlent prosaïquement les affaires malodorantes!

Au moment où ils vont faire part de leur découverte à C., qui les observe avec inquiétude depuis quelques instants, des sirènes de police retentissent, une sourde rumeur ponctuée de cris monte de la rue. S. et O. sortent, se dirigent vers l'attroupement proche et s'arrêtent stupéfaits: aux battants intérieurs d'une large porte cochère sont crucifiés deux pandores, l'un avec trois clous, l'autre avec quatre; le sang ruisselle sur le trottoir.

– Crucifiés et saignés, observe S.

En tout cas l'assassin connaît bien les subtiles controverses sur le nombre de clous du Seigneur; à croire qu'il a lu le *De Clavis Dominicis* de Curtius! À la différence de ce digne auteur, il ne semble pas avoir tranché: trois ou quatre?

– L'assassin? Ils devaient être plusieurs, un seul homme ne peut en crucifier deux autres sans aide!

Ils sont sur le point d'engager une intéressante conversation technique sur l'art de crucifier lorsqu'un groupe de cinq missionnaires – barbe au vent, bure râpée et pieds peu reluisants dans des sandales de cuir – les heurte sans ménagement. L'un d'eux ressemble étrangement au «trappeur».

Le temps de se ressaisir, il est trop tard pour les arrêter: marchant d'un pas soutenu, ils ont tourné le coin de la rue et filent vers Notre-Dame-des-Victoires, toute proche.

Chapitre 5

(Pascal V.)

Quand Miloš Panchard, qui n'était pas venu depuis un bon moment et ignorait tout des derniers événements, entra ce mercredi soir en compagnie d'une femme portant une burqa, certes personne ne pensa un seul instant qu'il pût s'agir de Madame M. faisant un retour étonnant mais triomphal : la silhouette encapuchonnée mesurait près de trente centimètres de plus qu'elle. Toutefois, de stupéfaction un des pandores qui ne quittaient plus les tabourets du bar chuta à terre, la bouche grande ouverte.

Distrait et maladroit comme de coutume, Miloš Panchard, qui était entré en faisant claquer la porte, ne remarqua naturellement pas le flic à terre et faillit lui écraser une main – ce qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses pour lui. Inconscient de l'incident tragique qui venait d'être évité, il se tourna vers le bar, la sienne, de main, tendue, et commença à énoncer un « bonjour Mad... » quand il constata qu'à la place de la tenancière se tenait une sœur à moustache et à carrure de catcheur venue tout droit de l'église intégriste voisine – C., n'arrivant plus à gérer la situation, avait conclu un accord avec les peu accortes religieuses. Notoirement anticlérical, et extrêmement étonné, Miloš Panchard effaça son sourire et retira vivement sa main, en notant l'air haineux de la « bonne » sœur qui contemplait son accompagnatrice en burqa.

Il se détourna du bar et entraîna sa compagne vers la longue table du fond. G. levait déjà sa canne en criant «Traître!», tandis que, l'œil pétillant, P., toujours amateur de surprises et de situations incongrues, attendait tranquillement de voir la suite, et que P. et S., un instant interloqués, affichèrent rapidement un léger sourire – ils avaient compris qu'il devait simplement s'agir d'un nouveau chapitre des calamiteuses aventures amoureuses de Miloš Panchard – que l'on aurait pu qualifier de risibles amours, si ce titre n'avait pas déjà été accaparé par un recueil de nouvelles de l'abominable Kundera.

Réalisant la raison de la stupeur de ses amis, Miloš Panchard les rassura en leur confiant que son amie Carla Kapsieva, athée comme eux tous, s'affublait ainsi uniquement pour ne pas se faire remarquer, car c'était une Macédonienne sans papiers. Cette explication quelque peu hasardeuse eut au moins l'avantage de rasséréner G. Et Carla Kapsieva fut immédiatement adoptée quand elle enleva le haut amovible de sa burqa – c'était un modèle à scratches, un peu comme les vêtements de Mark Roberts, le célèbre streaker anglais qui adore notamment courir à poil devant la reine Elizabeth. Mais disons-le tout de suite, quitte à décevoir les lecteurs qui s'attendraient à des dérapages égrillards, le parallèle s'arrête là : sous sa burqa, Carla Kapsieva était habillée, de façon sobre mais décente.

Donc, pour reprendre le fil, Carla Kapsieva enleva le haut de sa burqa, révélant ainsi des yeux verts et des cheveux blonds. Puis, profitant de ce qu'O., un instant décontenancé mais finalement rassuré par ce que l'on pourrait appeler l'apparition de l'aimable Macédonienne, avait finalement eu la présence d'esprit d'appeler la religieuse préposée au service, elle s'empressa de commander un verre de vin rouge. Deux

sortes de poches scratchées lui permirent de sortir ses mains.

Une fois tout le monde servi, ce fut au tour de Miloš Pancharđ de s'étonner quand on lui eut raconté toute l'histoire.

– Des cannibales..., répéta-t-il une ou deux fois. Mais tout de même, reprit-il, pragmatique, après avoir vidé son verre presque d'un trait, elle est tellement maigre qu'il n'y a pratiquement rien à manger sur elle. Drôles de cannibales!

– Oui, c'est vrai..., fit O., qui réalisa lui aussi le faible potentiel énergétique qu'offrait la frêle carcasse de Madame M.

La tablée s'offrit un bref instant de méditation – P. et S. cherchant notamment à se rappeler si les journaux n'avaient pas parlé il y a quelques années d'un cannibale préférant les victimes anorexiques, quelqu'un qui tenait en quelque sorte à sa ligne en mangeant de préférence de la viande maigre –, ponctué de silences dont on profita pour faire remplir les verres. Au passage, Miloš Pancharđ se rendit compte qu'il avait déjà aperçu la patibulaire religieuse à moustache. C'était quand il venait au bar par la rue parallèle. Il avait vu à plusieurs reprises cette religieuse sortir par une porte dérobée, au fond de l'église, et traverser la rue sans regarder – c'est sûr que vu sa carrure d'agent des services de sécurité, elle aurait pu renverser un autobus sans se faire mal – avec un gros trousseau de clefs qui évoquait un gardien de prison, pour s'engouffrer par une autre porte dans l'immeuble d'en face. Cette religieuse avait décidément quelque chose de louche et on se demandait vraiment quelle mouche avait piqué C. quand il avait fait appel à elle pour tenir le bar. Appartenait-elle à la bande qui avait manigancé tout cela?

Puis, en baissant la voix parce que, bien que distrait et un peu lent, il avait tout de même fini par comprendre que parmi les « consommateurs » qui traînaient au comptoir il y avait plusieurs flics, Miloš Panchard demanda :

– Au fait, est-ce que quelqu’un a photographié les flics crucifiés ?

Pas de chance, personne n’y avait pensé. Il est vrai que peu d’habitues du Bougainville appartenaient aux générations équipées d’un téléphone portable toujours prêt à photographier n’importe quoi. L’histoire des clous l’avait frappé.

– Dommage que B. n’était pas là, émit-il, ça l’aurait sans aucun doute intéressé.

Puis, renouant avec sa vision utilitaire, il posa encore cette question :

– Mais s’il s’agit de cannibales, pourquoi ont-ils crucifié les flics au lieu de les prendre pour les manger – ils étaient sûrement plus charnus que Madame M. Apparemment, il n’y a pas que des cannibales dans cette histoire.

Les hypothèses repartirent de plus belle. Un règlement de comptes entre bandes rivales ? Les religieux crucifieurs de Notre-Dame-des-Victoires (peut-être le nom de l’église leur avait-il tourné la tête ?) contre les flics matraqueurs du commissariat voisin ?

Soudain, T. tourna par hasard les yeux vers le comptoir et s’exclama :

– Mais on l’a déjà vu celui-là !

En fait personne n’avait remarqué le « touriste écossais » en kilt qui était entré, était juste resté un instant, et s’en allait en toute hâte. En fait, c’était le trappeur-missionnaire précédemment entrevu. La dernière fois, il avait les pieds nus dans des sandales ; aujourd’hui, les mollets à l’air. Apparemment, cet

individu louvoyant aimait exhiber ses extrémités inférieures – un exhibitionniste? Mais quel rapport avec Madame M.?

C'est à ce moment-là que Carla, qui ne comprenait pas grand-chose à toutes ces histoires et n'y trouvait, tout compte fait, guère d'intérêt demanda à Miloš Pančard avec son accent indéfinissable:

– Tu ne m'avais pas parlé de ses assiettes d'excellent saucisson?

Comprenant que sa compagne s'ennuyait un peu, Miloš Pančard se leva et se dirigea vers le comptoir pour commander les divines hosties de porc. En passant sa commande, il nota un dépliant posé sur les recueils de recettes. Il s'agissait à première vue d'une pub pour une pièce de théâtre. Mais pas n'importe laquelle: l'adaptation des *500 Millions de la Bégum* de Jules Verne.

– Vous avez vu ce qu'il a laissé? fit-il en regagnant la table.

– Tiens, fit B., toujours prompte tirer des conclusions littéraires, serait-ce une allusion au magot de Madame M.?

La digne assemblée se mit immédiatement à émettre divers avis tournant autour de cette hypothèse et à faire des supputations sur le montant de ladite fortune – et sur la devise éventuelle. 500 millions de quoi? D'euros, de francs, de roupies?

Mais ce n'était pas tout. À l'intérieur du dépliant était collée une carte postale montrant l'église Saint-Laurent, près de la gare de l'Est, à Paris, avec au-dessous l'inscription «SINON...»

– Qu'est-ce que ça peut bien signifier? firent plusieurs voix à l'unisson.

– Élémentaire, déclara doctement G. qui, en athée sérieux, avait une solide culture religieuse – catholique, juive et

même orthodoxe –, vous savez comment saint Laurent a été martyrisé?

– Il a été cuit sur un gril, fit Miloš Pančard, qui affichait une fascination perverse pour les scènes de tortures dans l'art catholique – il avait même entrevu une sorte de parallèle entre les catholiques et les Aztèques en ce qui concerne le culte du sang.

– Ah, oui, alors c'est le patron des cuisiniers? demanda T., rigolard.

– Tu ne crois pas si bien dire, confirma Miloš Pančard. C'est le saint patron des cuisiniers, des rôtisseurs, des pompiers...

– Non, c'est sainte Barbe, affirma G.

– Saint Laurent aussi, insista Miloš Pančard, et même, entre autres, des libraires, figurez-vous...

– Ah oui?, fit P. légèrement troublé.

Une discussion théologique semblait s'initier. G. avait déjà cité *La Légende dorée*. Heureusement, Carla Kapsieva, étrangère dans tous les sens du terme à cette argumentation, déclara:

– Vraiment délicieux ce saucisson.

On commanda une nouvelle assiette et une conclusion s'imposa: la piste cannibale semblait bien se confirmer. Et peut-être avait-on maintenant une idée du montant de la rançon. Mais on n'avait toujours pas la moindre idée de qui pouvait désigner les « pêcheurs ».

Chapitre 6

(Tristan B.)

Lorsque les boudeuseux se séparèrent sur le trottoir humide et hostile, T. ressentit comme le malaise d'une menace dans le mordant de l'air froid de cette soirée déjà avancée. « Son père s'appelle Orence » crut-il entendre, soufflé dans ses oreilles, comme il se hâtait vers le salut de la bouche métropolitaine, puis comme en canon « et sa mère Patience ». Il fit un brusque demi-tour pour déjouer un éventuel suiveur : la rue était aussi vide que les caisses de l'État. Plusieurs autres manœuvres (relacer ses mocassins, refaire dans une vitrine le nœud de son col roulé, vérifier la bonne direction de la raie de sa calvitie) propres à surprendre une présence subreptice ayant échoué, il opta pour une rapide retraite stratégique sur les positions préparées à l'avance de son domicile.

Sa nuit ne fut, on s'en doutera, pas complètement sereine. « Ce qui me domine, c'est le sentiment d'être poussé en avant par mon refus d'avancer », retournait-il inlassablement autour de la piste de son petit vélo à pédaler dans la choucroute. Il ne retrouva un peu de sérénité et le sommeil qu'après avoir pris la décision de se rendre au plus tôt à l'église Saint-Laurent pour une visite hostilement inquisitrice.

Dès le lendemain le bus 46 le déposait devant la gare de l'Est et en quelques pas, passé la charcuterie alsacienne Schmidt¹ :

1. J'attends le chèque, messieurs les Alsachiens.

c'était là, un bâtiment en forme d'église terminé par une rotonde et dont le clocher semble s'être couvert d'un bonnet de Tatar. Au porche, un ersatz de mosaïque tentait vainement d'égaliser le maître d'Assise avec une pauvre mise en images saint-sulpicienne de la vie de saint Laurent, patron du lieu. L'intérieur offrait une travée centrale épaulée de deux travées de bas-côtés ménageant chapelles et sacristies et se terminant par un chœur fermé et surélevé. S'il devait trouver quelque indice, pensa-t-il, ce ne pouvait être que, telle la lettre volée, jeté dans le fatras dévotieux des chapelles crasseuses dont il entama aussitôt l'inspection méticuleuse. Sur la première pile une vague représentation moderne en plâtre patiné du voile de Véronique attira un instant son attention par les traces de vandalisation qu'elle arborait. Le mystère de ce qui avait pu motiver ce traitement (à vrai dire justifié du point de vue du châtiment des insultes faites aux Muses) ne lui sembla pas, à la réflexion, être la piste qu'il cherchait. Attentif à ne pas se faire remarquer, il poursuivit sa progression de chapelle en chapelle, traversa le transept non sans remarquer une peinture, gloire du lieu, présentant le saint sur son gril telle une odalisque du Corrège, pour aboutir au fond de l'édifice, c'est-à-dire à la rotonde. De sa forme ovale, d'un certain dispositif des sculptures et du mobilier de dévotion, de l'éclairage même que cette partie de l'architecture déversait plus généreusement ici que dans le reste du bâtiment, une vigilance le saisit. Il prit un peu de recul pour avoir une vision globale de la rotonde et vit aussitôt ce qu'il cherchait. C'était un large panneau de marbre scellé sur la pile d'entrée de la rotonde et sur lequel avait été gravé profondément, en romain, le texte suivant :

LE 25 JUILLET 1871
 APRÈS LES JOURS À JAMAIS LAMENTABLES
 DU SIÈGE DE PARIS ET DE LA GUERRE CIVILE;
 POUR ACCOMPLIR UN VŒU FAIT PAR LA PAROISSE
 DÈS LE COMMENCEMENT DES MALHEURS ET
 EN RECONNAISSANCE DE LA PRÉSERVATION DONT L'ÉGLISE PAROISSIALE
 DE SAINT LAURENT ET NOS PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS ONT ÉTÉ L'OBJET,
 QUATRE CENTS PÈLERINS CONDUITS PAR
 MONSIEUR L'ABBÉ DUQUESNOY, CURÉ DE SAINT-LAURENT,
 SONT ALLÉS AU PIEUX SANCTUAIRE DE CHARTRES.
 ILS ONT ÉLEVÉ ICI CE MONUMENT POUR PERPÉTUER
 LA MÉMOIRE DU BIENFAIT.

À quelques encablures du 17 rue de la Folie-Méricourt, dernière barricade de la Commune de Paris, c'est donc ici le fief occulte du versaillisme! Jugeant prudent de ne pas s'attarder il remonte discrètement par la travée opposée, passe comme une ombre devant l'entrée à demi ouverte d'une sacristie et se réfugie dans la pénombre d'une chapelle transformée en espace d'affichage par l'installation d'une paroi de panneaux amovibles. Une inspection exhaustive des diverses annonces lui permet de repérer, là aussi noyées dans un enfumage de posters anodins, deux annonces inquiétantes. L'une :

Jump 4 joy
 Apprendre à témoigner par la danse.

La seconde :

La Manécanterie des Petits Chanteurs de Saint-Laurent
 Recrute Garçons et filles dès 7 ans
Désirant chanter... .. mais pas seulement!

Il en était là de sa perplexité et de son inspection des lieux lorsqu'il vit entrer un groupe compact de religieuses en robes et voiles gris, qui s'installèrent dans les travées du chœur selon deux groupes répartis de part et d'autre de l'allée centrale. Cela fait, elles entamèrent une antienne où le groupe de gauche répondait à celui de droite :

On ne dit pas Javelliser,
 mais J'ai lu.
On ne dit pas L'électronique,
 mais L'électricien fait l'amour.
On ne dit pas La maîtresse d'école,
 mais L'institutrice prend l'avion.
On ne dit pas Immaculé,
 mais Je me suis fait mettre.
On ne dit pas Richelieu,
 mais Sympa la baraque.
On ne dit pas Une Calabraise,
 mais Une qui a le feu au cul.
On ne dit pas C'est l'Amazone,
 mais C'est la banlieue où j'habite.
On ne dit pas Consentant,
 mais Moule pas fraîche.
On ne dit pas Jerrican,
 mais J' me bidonne.
On ne dit pas Montenegro,
 mais Après vous, monsieur l'Ambassadeur.
On ne dit pas Consensuel,
 mais Génitalement attirante.
On ne dit pas Le Petit Poucet,
 mais Le gosse était constipé.

On ne dit pas Mon amiral,
 mais Mon copain rouspète.
On ne dit pas Un enfoiré,
 mais Une année de perdue.
On ne dit pas Potager,
 mais Vieux copain.
On ne dit pas Concentrique,
 mais Idiot émasculé.
On ne dit pas Un balcon,
 mais Une soirée nulle.
On ne dit pas Il habite à l'île Maurice,
 mais Maurice habite près de Roubaix.
On ne dit pas Passer à l'heure d'été,
 mais Venir pour le goûter.
On ne dit pas N'importe quoi,
 mais Que porte le nain ?
On ne dit pas Le Gospel,
 mais L'enfant a eu un coup de soleil.
On ne dit pas La bonne paella,
 mais La femme de ménage est en vacances.
On ne dit pas Il est népalais,
 mais C'est un beau bébé.

T. s'approcha avec toute la componction requise du groupe en prière qui s'était maintenant agenouillé en dévotion sur la rangée de prie-dieu. Il voulait se rendre compte à quel genre d'individus il avait à faire et ce qu'il vit l'incita à une saine prudence. La robe grise anodine portée par les orants, qu'il avait pris tout d'abord pour des sœurs, dissimulait mal des gabarits que l'on trouve plus couramment sur les terrains de rugby, et les quelques visages plus devinés que vus dans cette pénombre n'inspiraient que peu de confiance. T. comprit immédiatement

qu'il s'était mis dans une situation délicate qui lui suggérerait d'opérer une évacuation discrète. Faisant appel aux souvenirs d'enfance, il sut retrouver les simulacres de rite qui innocenteraient et sa présence et sa sortie. S'étant saisi d'un missel posé sur le siège devant lui il mima la dévotion la plus sincère en l'ouvrant au hasard sous ses yeux. À sa surprise il lui livra un feuillet plié dont il put se saisir pour le dissimuler dans sa manche sans être vu. Quitter l'église ne posa pas de difficulté, et il s'empressa de rejoindre un lieu sûr où examiner sans risque sa découverte. Ce n'était qu'une simple feuille déchirée d'un de ces calepins banals à petits carreaux. Une écriture apparemment fiévreuse avait, au crayon à bille violet, écrit ces mots :

Le site de rencontres chrétien gratuit ou pas gratuit? C'est gratuit donc pas cher et levée de bonne heure pour se faire plaisir j'ai pas regretté! ça rapporte gros. J'ai avorté, je ne voulais pas, je regrette, c'est trop tard... récit du caca. De la petite taupe qui voulait savoir qui. J'ai pensé tout de suite « Ah non Seigneur, on ne va pas accepter les homosexuels... » le site, le poulet, la racaille et la boîte d'allumettes cachée.

Voilà que l'affaire se corsait. « Sites de rencontre », « se faire plaisir », « rapporter gros », « récit du caca », « la petite taupe qui voulait savoir », comme d'habitude au pire esprit réactionnaire se mêlait ici la pire perversion clandestine... L'industrie confessionnelle du sexe s'avancait, à peine dissimulée par les pieuses images. La pauvre M. avait-elle mis par inadvertance un doigt compromettant dans un pot de confiture qui ne lui appartenait pas? et dans lequel? T. comprit que la clef, la « boîte d'allumettes cachée », devait se trouver à travers une recherche dans l'iconographie chrétienne et *La Légende dorée* qui avaient, soupçonnait-il, servi de source structurelle à l'organisation

d'une association de malfaisance dont la pauvre M. avait croisé bien malencontreusement le chemin.

Tôt le lendemain T. était à la bibliothèque des Arts décoratifs pour y consulter l'incontournable *Iconographie de l'art chrétien*, de Louis Réau. L'étude critique de la légende dorée du saint, une fois déplumée de ses oripeaux folkloriques, se ramène à une histoire assez simple. Laurent est en quelque sorte le trésorier du pape Sixte. Celui-ci lui aurait soi-disant « confié » ledit trésor qu'il s'empresse de faire disparaître (en trois jours!). Il aurait même eu l'imprudence d'en confier un échantillon (pour évaluation?) à ses parents à Huesca. « Cramé » par cette imprudence, il est mis derrière des barreaux où il brûle sur des charbons ardents à l'idée de ce qu'il croit être la trahison de son complice Sixte et la possible découverte de la cachette du trésor. Il meurt d'apoplexie sans révéler son secret, sauf peut-être à son père. Un indice cependant, qu'atteste au musée du Louvre le *Reliquaire du doigt de saint Laurent*, son doigt, en mourant aurait écrit le mot de l'énigme: « Voici, misérable, que tu as rôti un côté; retourne l'autre et mange. »

Chapitre 7

(Patrick V.)

« Mais quel est ce peuple qui s’amuse à crucifier les flics ? » songea Piotr Alexandrovitch Niemirowitch en savourant un picon-bière qu’il s’obstinait à considérer comme le comble de la francitudo dans un établissement tel le B., en plein cœur de Paris.

P.A.N. travaillait depuis deux ans dans la capitale en tant que chauffeur et guide pour des compatriotes aisés venus s’offrir un séjour obligé dans cette ville, où la vie se révélait d’ailleurs plutôt moins chère qu’à Moscou.

Était-ce l’exemple d’un aïeul russe blanc établi à Paris comme taxi qui l’avait incité à suivre ce qui semblait bien être pour lui une réelle vocation ?

N’avait-il pas poussé le jeu jusqu’à une connaissance exhaustive des rues parisiennes sans ignorer le moindre passage, sans omettre la plus petite impasse ?

Mais sa présence au B. n’avait, ce jour-là comme les précédents, rien à voir avec son activité habituelle.

Le fait divers des pandores crucifiés l’avait tout simplement fasciné au point qu’il en avait profité, la basse saison l’y autorisant, pour poser des congés en retard et venir littéralement se planter au bar du B. de l’ouverture à la fermeture.

Il faut dire qu’il n’était pas le seul : outre les collègues des suppliciés et les habitués du mercredi, qui venaient d’inventer la semaine des cinq mercredis, il y avait désormais foule au B.

Non seulement l'établissement ne désemplissait plus, mais il se répandait à la fois dans la galerie Vivienne, mais aussi jusqu'à la place des Petits-Pères, voire, aux heures de pointe, jusqu'à la rue Vide-Gousset.

Il fallait parfois plus d'une heure pour un sandwich au saint-nectaire ou un verre de côtes qu'une clientèle solidaire et scrupuleuse se chargeait de faire parvenir à ses propres confins en même temps que la monnaie correspondante, car l'établissement n'avait évidemment ni le personnel suffisant, ni les autorisations nécessaires pour assurer un service aussi expansif.

S'il ne s'était agi de sa mère, d'un strict point de vue commercial, C. aurait pleinement apprécié cette poule aux œufs d'or qui venait elle-même d'éclorre dans le fond d'un panier que l'on croyait percé quelques jours encore avant les événements.

Pour garantir sa place au bord du zinc, P.A.N. avait eu l'idée toute simple de venir avec son propre tabouret, suffisamment assorti aux autres pour pouvoir s'y mêler dès l'ouverture et cependant identifiable sans contestation afin de ne pas être accusé de vol au moment de la fermeture. Il ne serait d'ailleurs pas allé loin, toutes les places de parking jusqu'à la mairie du II^e étant occupées jour et nuit par des cars de CRS et des véhicules de police.

Vers 17 heures la sœur bistrotière prenait seule le relais de l'équipe du B., ce qui suscitait un surcroît d'intérêt pour les badauds médusés par cette communion clairement assumée du spirituel et des spiritueux.

De la ravie, Madame M., on n'en savait pas plus depuis cette extravagante demande de rançon confusément formulée qui parlait de 500 millions, ce que l'établissement valait peut-être pour peu que l'on comptât en anciens francs.

La fréquentation débordante du B. n'avait donc pas encore

jeté à la rue les habitués de la table dite du mercredi, lesquels avaient réussi à préserver l'intégrité, certes comprimée, de leur territoire tacitement concédé, non seulement parce que la sympathie réelle de C. était capable de tenir éloignée, au moins un certain temps, la convoitise oppressante qui les encerclait désormais, mais aussi parce que la police, si elle ne les tenait pas ouvertement pour franchement suspects, en tout cas en ce qui concernait l'affaire, sentait bien que leur présence était vecteur d'informations, sinon d'indices.

Et les événements semblaient leur donner raison.

Depuis deux jours T. n'était plus reparu. En soi cette absence n'avait rien d'inquiétant, certains habitués étant plus épisodiques que d'autres, a fortiori quand le mercredi se prenait pour toute la semaine, ce qui contrariait forcément les agendas des non-retraités. Mais l'inquiétude venait de ce que cette absence succédait à un message téléphonique laissé sur le répondeur de O.

L'appareil en question proposait toute une gamme de bips sonores qui pouvait peut-être contrarier, en cas d'urgence, le dépositaire d'un éventuel message, mais cela ne justifiait en rien les quelques mots oppressés laissés ou jetés par T. dans une telle confusion qu'il était impossible de démêler si ce message était un SOS devant l'imminence d'une catastrophe ou si T. y avait été contraint de fort mauvais gré.

P.A.N., sans se séparer de son tabouret qu'il prenait sous le bras et en ne se souciant guère que l'on finît par compatir pour sa prostate, se rendait fréquemment aux toilettes pour peu qu'elles fussent déjà occupées et que cela lui laissât la possibilité de stationner innocemment à proximité de la table du mercredi.

C'est ainsi qu'il finit par avoir connaissance de ce que le message de T. avait d'intelligible: «Deux missels... Laurent dort... impasse... rançon...»

Les exégètes attablés trouvaient le message trop sibyllin pour être un SOS. Ils étaient aussi partagés sur « deux missels » ou « demi-sel » mais pensaient généralement que « Laurent dort » devait s'entendre « Laurent dore » dans l'acception rôtissoire du terme. Ils ne parlaient par contre ni d'impasse, ni de rançon. C'est ce qui finit par précipiter l'irruption de P.A.N. dans leur débat. Son tabouret à la main, il lâcha comme une salve : « L'impasse Rançon ça existe, c'est dans le XX^e et c'est parallèle à l'impasse Satan et au passage Dieu ! »

Chapitre 8

(Catherine V.)

– Parfaitement exact!... rétorque docilement G. en levant son plus bel index, et émettant aussitôt un ris de satisfaction un rien capucin.

Précisons sans ambages que cette suite d'événements incongrus réjouit G. au plus haut point. Il est du reste bien le seul auquel la résolution de l'énigme importe peu, pas plus, au fond, que la résurgence éventuelle de Madame M. Point de cynisme, au demeurant, point de mauvais esprit. G. est juste une bonne, une excellente nature. Et comme telle, il butine les détails comme l'abeille la fleurette (et l'assiette de saucisson tant qu'il y en a), quelle que soit la guerre mondiale en cours. Et en fait son miel. Ce pourquoi il ajoute sans tarder :

– ... Pour ce qui est du XX^e (arrondissement). Mais – mais! si l'impasse Rançon, du nom de son propriétaire Monsieur Rançon, est parfaitement parallèle à l'impasse Satan – ou ce qu'il en reste –, le parallélisme du passage Dieu, du nom de son propriétaire Monsieur Dieu (eh oui, messieurs, Dieu existe et même en plusieurs exemplaires, et même sous forme de madames, qui furent d'abord des mademoiselles) avec les deux susdites n'est que fort partiel, si je ne m'abuse.

Re-glossissement de satisfaction (le diable est dans les détails).

Ah, ben ça. Bluffés, sans trop savoir pourquoi, tous restent

cois. Sauf C. qui, accaparé par l'essuyage d'un verre ballon derrière son comptoir, en tire certaine contenance (logique).

Pendant ce temps, quelque part en Andalousie...

– Geozé!

Plan de situation. Terrasse surplombant d'après reliefs couverts d'oliviers à perte de vue. Le soleil tape dur. Une femme allongée sur un transat s'éponge le front avec un coin de son paréo (modèle en wax – pas terrible pour éponger – imprimé de contours du continent africain alternant avec une bande de personnages se poursuivant les uns les autres), agite son autre main en manière d'éventail, les doigts écartés, façon «ça brûle» (efficacité tout aussi discutable). Au pied d'un parasol situé à peu de centimètres, un fascicule de «Mots fléchés deux étoiles», ouvert sur une grille à moitié emplie.

– Geoooozéé!!!

– Me voilà chérie – me voilà!

Accourt à petites enjambées un soixantenaire haut de gambettes, pantalon de lin noir, large torse cintré dans une chemise blanche, boutons de manchette, foulard de soie. Cheveux de jais peignés en arrière, courts favoris. Total classe.

– Qué te pasa ma pobrecita! Ah la la! C'est que le soleil a tourné, attends je te le remets en place ce vilain parasol.

Ce disant, il s'exécute.

– Et voilà, c'est mieux comme ça, n'est-ce pas? Tout va bien? Veux-tu une manzanilla?

– Geozé, j'en ai marre.

– Quoi, ma colombe? Tu n'es pas bien? Ne te crispe pas, surtout, le sculpteur ne va pas tarder, il faut que tu sois détendue, faute de quoi, mon amour, tu ne seras pas ressemblante.

- Geozé, je suis au bord de la crise de nerfs.
- Écoute, beauté, nous n'avons plus beaucoup à attendre. Je viens d'avoir le professeur au bout du fil, querida, il touche au but.
- Geozé, j'ai pas reçu *Le Parisien* ce matin, tu ne m'as pas réabonnée?
- Tu ne veux pas *Le Canard*, pour changer, corazón?
- Non non, pas *Le Canard*, *Le Canard* c'est plein de dessins cochons, c'est tous des cochons *Le Canard*.
- Ah bon. Très bien, je m'en occuperai.

Il tire sous le parasol un siège en osier, s'assied à côté de la femme, lui prend la main, celle qui s'évertue à faire l'éventail, la caresse. Elle grommelle (la femme, pas la main), puis se laisse faire. Lui, soudain :

– Tu sais quoi? Tu as raison. On va accélérer le mouvement. L'existence est trop courte, le temps nous est compté. Et tu t'étiologies comme une âme en peine, cependant que là-bas tout s'emballa dangereusement. Ils sont impossibles, tes énergumènes, ingérables. En outre, ces sympathiques cryptomaniaques sont complètement tapés de religion. Je te fiche mon billet (on parie?) qu'au prochain chapitre, il y en a un qui ira scruter la poussière du rayon de soleil qui vient frapper le gnomon de Saint-Sulpice pour y déchiffrer la vérité quintessentielle. C'est fou ce que ces anti-calotins patentés ont le goût du mystère avec un grand M. Enfin, Dieu les garde, car tout cela nous sert, n'est-ce pas chérie?

- Mmmmm?
- Tu m'écoutes, honeymoon?
- Tu sais bien que je suis dure d'oreille, Geozé.
- Foutaise, ma toute palpitante, je suis bien placé pour savoir que tu entends fort bien les conversations les plus élucubrées. Sans quoi, *rosa pulchra*, comment aurions-nous temporisé à ce point, agitant tous ces leurres (encore que le

coup des flics crucifiés m'ait toujours paru un peu gros, tout ce sang factice, et ces clous houdiniens) devant ces intelligences bouillonnantes qui ne se rendent pas compte qu'ils sont eux-mêmes le leurre suprême, ultime? Même la police est engluée dans le processus. Je n'imaginai pas qu'il était possible de démontrer un si bas niveau de matérialisme dialectique dans une culture si expressément laïque. Moi, par exemple, sans me vanter, si je vois une religieuse moustachue à carrure de rugbyman, je me dis aussi sec: ah que voilà un bien beau chipendale, et je m'en vais tout droit lui demander ce qu'il fait dans un habit de nonne! Élémentaire ; no?

– Élémentaire, Geozé.

– Ah, ma grande amie, tu es un ange, un ange descendu du train de la vie. Je t'adore. (Il lui baise le front. Elle sourit enfin.) Sais-tu, tu n'as qu'un seul défaut.

– Ah oui? Lequel?

– Depuis trois mois que nous vivons ensemble, tu ne sais toujours pas prononcer mon nom. Je m'appelle José, don José. Avec la jota – khhh, là, au fond de la gorge, comme dans le «ach» allemand – et avec un «sss» – comme dans «bossa nova». Essaye: khho-ssé.

– Ro-sé.

– Mais non, pas «rosé»! José! José!!

– Ça va, ça va, je ne suis pas sourde! Ro-ssé. Là, t'es content, Geozé?

Don José émet un soupir où se mêlent fatalisme et attendrissement. L'amour est une fatalité. Aussi reprend-il aussitôt:

– Tu veux un peu d'écran total sur tes pieds et tes bras, flor de mi vida?

– Ah oui alors, du plus total que tu as, je te prie. Je hais le soleil, l'été, les cigales et les olives. Je n'aime que les néons, l'air pollué, la pluie et les coups de klaxon.

Il attrape le flacon, se rend chevaleresquement au chevet des membres inférieurs de sa dame et commence à lui enduire le pied gauche. Temps de cogitation muette, dont elle profite pour s'assoupir illico. Reste que les temps de cogitation muette sont toujours brefs chez don José. Il s'exclame bientôt :

– Écoute! Voici ce que nous allons faire...

Elle sursaute (passablement furax, vu qu'elle se rêvait déjà auprès des chromes sublimes de sa machine à expresso), il se redresse :

– Tu vas lui téléphoner. Faut les préparer subtilement à la suite des événements, rester maîtres du jeu, et toi de ton destin, ô libre femme. Et puis ça poussera aux fesses notre artiste et nos chers laborantins. ¿No?

[...]

Plan américain. La femme tient un combiné sans fil d'une main, l'autre agitant près de son visage le fascicule de mots fléchés, en manière d'éventail (il y a du progrès: c'est fou les bénéfiques extirpés d'un regain de bonne humeur). Derrière elle, un peu floues, des vasques de lauriers et la fumée légère d'un cigarillo.

– Allô, c'est toi?... Bonjour mon grand comment vas-tu?... Comment ça «qui c'est»? Ben c'est moi!.... Comment ça «qui êtes-vous»? C'est la meilleure!... Ben oui moi, enfin t'es bouché ou quoi!?!.... Oui oui... oui oui... oui oui oui... Oui, je vais bien, très bien! Mais ouiiii, puisque j'te l'dis!... Ah, t'étais inquiet? Fallait pas, voyons, tant que tu ne vois pas mon avis de décès dans *Le Parisien*, ha ha!... non, ce n'est pas drôle?... Ah, inquiets... tout le monde... enquête... oui bon, zut, enfin, ça les occupe, hein (hi-hi)?... ben oui, je sais, mais tu vois, je ne pouvais pas t'appeler avant... Si si, non non, c'est pas ça, c'est que... oui, puisque je te dis que tout va bien, non, euh... en Espagne mais faut pas que j'te l'dise, bon, trop

tard... Alors voilà, rien n'était prêt, mais ça y est presque... Quoi t'y comprends rien, si je reviens?... Ah, ça non!... Enfin, oui, mais pas tout de suite, je te dis que c'est pas prêt, on n'a pas fini... Et ben parce que!... Calme-toi, attends attends, je te passe Dongeozé... oui, c'est ça, Don-geo-zé, voilà, avec la rrrrota, hein! – rrrr –! dans la gorge, tu vois?

Et tendant le combiné à son ami, la femme hausse les épaules, souffle un « pfff... » à l'adresse du bon sens décidément perdu de l'humanité, et retourne à ses mots fléchés.

Don José saisit l'appareil, se campe fièrement sur ses longues pattes de taureau origine Miura. La brise soulève une de ses mèches lustrées. Il tire sur son cigarillo avec lenteur, non sans une pointe d'émotion.

Léger travelling et zoom arrière. Tout l'arrière-plan scintille – milliards d'atomes de lumière bombardant l'air et les feuilles d'oliviers. Ô terrestre gloire. Don José exhale longuement sa bouffée, puis lance enfin à l'adresse de l'espace infini :

– Hola, señor Christian, feliz entre tous! Que diriez-vous de la réinvention de Madame Morel?

Chapitre 9

(Oscar B.)

– Réinventée! Réinventée? Ma maman! Et pourquoi pas confite...

– En bondieuserie? éructe une voix exaltée (table des mercredimen, anormalement peu nombreux ce soir, les mercrediwomen étant depuis quelque temps rares, comme signalé plus haut).

Les vertiges d'Al Andalus ont pris un instant possession du rade et C. en oublie de raccrocher. Manades noires déferlantes au parfum de «cognac» Osborne, couchers de soleil sur le Guadalquivir pollué de belle façon («Voir Doñana et mourir» pourrait être le titre d'une chronique écrite par un ibis chauve, rescapé), paso doble et manzanillas de Sanlucar l'ensablée, pénitents, acolytes et nazaréens au cierge et à la croix (de guerre, sainte?) sans oublier les chapeaux pointus, turlututu, la crotte au...

N'en déplaise à don Geozé (José), «maure» n'abolit pas le gouffre qui sépare Saint-Affrique du Mulhacen. Ou bien rêvet-il, l'homme au cigarillo et avec lui C., sa compagne aux mots fléchés, le retour triomphal de Aïcha al-Horra, alliée un temps des Abencérages, arrachant aux chrétiens socialistes le rétablissement du royaume voluptueux de Grenade?

– Impossible! s'écrie C., et le sortilège est brisé ainsi que la communication.

Et soudain, comme un lointain écho à cette évocation avortée mais qui la renouvelle, un singulier cortège franchit le seuil de l'établissement et fend la foule (on sait par les témoignages précédents que la fréquentation du B. a explosé), saisie de respect et d'admiration. Vient en tête Siy., pâle mais fringant plénipotentiaire aussi batave que métèque, le cheveu lisse plaqué sur son crâne, qui maltraite avec amour une guitare espagnole. Zapateado et saeta, version catalane, où il est nettement question d'honorer hommes d'abord, femmes, enfants et aussi madame R. Gaie et enlevée, son agitation contraste avec le maintien du personnage qui le suit. Compoñction souriante, G., car c'est bien de notre sous-préfet d'un jour – cadre au charbon toujours qu'il s'agit, avance sans trop de difficulté, tel un vaisseau amiral qui aurait perdu sa flotte qu'il est néanmoins sûr de retrouver. Passée autour de son cou, une pancarte, importante, se terminant en tablier à deux volets, ventral et dorsal (voir homme-sandwich) porte cette simple inscription (Cloister Back Light, ISSN n° 1283-7342):

La Boudeuse **attend**

Le cœur enfin du cortège, de la procession pourrait-on dire, fait son entrée, majestueux et légèrement vacillant tant l'émotion a gagné et les euphorisants circulé. Installée sur les épaules de deux porteurs bien connus des lecteurs et lectrices de la vénérable feuille de comptoir susnommée, une sorte de courte civière aérienne ou de palanquin sans chaise ou de litière sans ciel. Au centre de ce plateau improvisé, un radeau, oui un radeau mais en chocolat, des rondins d'un cacao noir comme

l'ébène dont on devine qu'il ne peut provenir que des entrailles obscures du carrer Petrixol de Barna l'interlope. Répandue autour de l'esquif et le recouvrant par endroits, une crème pâtissière démontée suggère le péril de l'engloutissement. Et enfin, ballottée mais fixe, tremblante mais ferme, une main, une main refermée en forme de poing, qui dresse en son centre un majeur raide comme une corde et provoquant comme un défi aux dieux de la navigation. Il faudrait la plume de Joris-Karl Huysmans pour décrire l'incroyable raffinement des matières et des couleurs qui projettent cette main fermée de R. M., car à n'en pas douter, c'est bien d'une réplique chocolatière de l'extrémité supérieure gauche de notre disparue qu'il s'agit, dans une réalité transcendée. Ivoirin mais légèrement carné, finement dessiné et réaliste comme une crucifixion de Mantegna (ou de pandores) mais en plus gai, ce chef-d'œuvre pâtissier transporte fragrances et fumets qui bouleversent l'assistance.

– C'est beau comme une apparition, ou comme une relique vénérable (table des mercredimen, P. probablement). Manque plus qu'une belle châsse, avec émaux limougeauds et camées romain(e)s.

– Pourquoi?

– On pourrait la tirer¹, tiens!

– Bien enfoncé le doigt-relique de Laurent (saint), l'aragonais!

– Où ça?

Il en faudrait bien plus pour troubler la ferveur sinon la stupeur qui s'est installée dans le rade. En réalité, ces plaisanteries discutables manifestent un certain dépit de ceux des mercredimen qui n'ont pas été associés au cortège dont il faut maintenant terminer la description.

1. *Soustraire*, dans le parler rude des habitués.

Le premier porteur n'est autre que F., mousse en toque, réchappé des délétères cuisines du Diane, brillant artificier chocolatier, maître d'œuvre et d'ouvrage de ce pur chef-d'œuvre qu'il présente solennellement non sans une satisfaction bien visible. Il arbore en bandoulière quelques instruments de son art : moules, spatules, maryses et pinceaux. Le second porteur, O., un peu pâle et trébuchant, a mis son habit d'apparat, celui de *NdlR*. C'est un vrai jour d'importance en des circonstances dramatiques.

Vient ensuite, légèrement en retrait, A., redoutable réorienteur de statues et explorateur de dômes volatils ; on voit bien que ce doigt le fascine. Rêve-t-il d'une nouvelle configuration spatiale du lieu dont ce bloc pâtissier donnerait symboliquement le sens ? Mais alors quid du comptoir ? Derrière lui et presque sur une même ligne, S. et P. dit Miloš. Le premier, tête nue, distribue sourires discrets et parfois quelques réponses civiles aux manifestations de l'enthousiasme ambiant. Vous voyez le genre :

- Ah, merci, merci, pour ce moment inoubliable !
- De rien, de rien, presque magnanime.

P. dit Miloš appuie sur son flanc une sacoche qui à n'en pas douter doit abriter quelque trouvaille précieuse. D'ailleurs, il en extrait des exemplaires d'une curieuse brochure qu'il distribue avec prodigalité. On y voit un éléphant rose dont la trompe dressée à la verticale fait curieusement écho au poing hérissé d'un majeur de Madame R. Hasard ou correspondances ?

Chères lectrices et lecteurs, vous avez maintenant compris. L'équipage présent, passé et à venir de *La Boudeuse* a tenu à prendre parti dans cet événement bien opaque encore. Cet ex-voto pâtissier, car c'est bien d'un ex-voto qu'il s'agit et le rade en est la chapelle-réceptacle, est-il de nature propitiatoire

– rendez-nous enfin Madame R. M. – ou gratulatoire – merci de nous avoir enfin rendu Madame R. M. ? Mais alors, où est-elle ? Délicieuse ambiguïté qu’il faudra bien lever. La pâtisserie est, hélas, périssable.

Chapitre 10

Capillarité

(Bruno D.)

*Deux coiffeurs à la queue-leu-leu font suite
au marchand de timbres :*

*le premier coiffeur pour dames, le second
Salon pour Messieurs.*

ARAGON, *Le Paysan de Paris.*

– Vous êtes ici dans l'un des plus anciennes galeries commerciales de Paris, aménagées sous le second Empire pour favoriser, grâce à l'éclairage au gaz, l'activité commerciale sous tous les temps et pour toutes les bourses. On peut encore y apprécier la diversité et le pittoresque des vitrines, certaines d'entre elles fort anciennes, qui se suivent et ne se ressemblent pas. Séduits par l'ambiance d'aquarium de ces passages couverts, où le ciel ne risque pas de leur tomber sur la tête, les surréalistes s'y réunissent encore, dans les bars, à l'heure de l'apéritif...

Devant la Librairie ancienne et moderne qui s'étale autour de ses deux boutiques en vis-à-vis, au cœur du labyrinthe de la galerie Vivienne, un groupe de visiteurs fervents est réuni devant son oracle ambulante, à l'intérieur d'un des doubles cercles concentriques sur le sol autour d'une étoile multicolore,

mosaïque dont on retrouve, par le plus grand des hasards – mais «le plus grand des hasards» est-il encore un hasard? – l'arrondissement lettré en couverture du guide que vient de publier sous pseudo l'inspecteur Gardai aux éditions Parigram (pub payante?).

Farfouillant, pour n'avoir l'air de rien, parmi les caisses de livres ouvertes dans les angles morts du passage, ce dernier, du coin de l'œil, surveille le troupeau. À l'autre bout, Martin, simple flic en civil, monte la garde avec des allures de Droopy («*You know what? I am happy!*»). Quand le groupe se remet en branle, Miloš et Martin rejoignent le commissaire Derien au Bougainville, deux livres anciens sous le bras: *La Maison aux mille étages*, de l'avant-gardiste tchèque Jan Weiss, en lambeaux, dans la série fantastique de l'ancienne collection de poche Marabout – par un hasard démesuré, Miloš venait de repérer le même livre, le même jour, chez l'Emmaüs de son quartier –, et *Schrumm Schrumm ou l'excursion dominicale aux sables mouvants*, de l'humoriste kafkaïen Fernand Combet, bête noire de son lointain parent Claude-Louis, conteur spiritueliste inspiré, dans la postérité de Huysmans, par le motif du double prénom triplé.

– Dans l'arrière-boutique, j'ai dégoté, sous l'ancien patron cacochyme, un exemplaire de *Dolicoblondie*, le chef-d'œuvre de Pittigrilli dont, bien avant que Fassbinder n'adapte au théâtre l'auteur oublié de *Cocaïne*, m'avait parlé le premier Roger Kay, le créateur des *Incorruptibles*, retiré à Paris dans un bain de whisky.

– Tout ça ne nous dit pas où était situé le Côte d'or, rue Vivienne, maugrée le commissaire, auquel, sous un crâne d'œuf en salade, ses moustaches blondes à la gauloise donnent un faux air de Flaubert.

– Rue Vivienne, il y avait jadis une autre librairie, le Cheveau-léger, tenue par Malo Pollès, fils aux cheveux légers de l’auteur – Henri – du *Journal d’un raté*, avec qui, dans la dèche, j’ai jadis troqué contre un déjeuner au Duc de Richelieu une édition illustrée par Masson des poèmes d’André Gaillard aux Cahiers du Sud.

– D’après l’exécuteur testamentaire de Breton – André –, Schuster – Jean –, qui s’en ouvre à la page 119 de son *Ramasse-miettes* paru en 1991 aux éditions Pleine Pages de Bordeaux, le « pape du surréalisme » retour des Amériques, y réunissait, en hommage à l’idole Lautréamont, ses affidés du Café de la place Blanche, avant de les trimballer définitivement rue du Louvre, à la Promenade de Vénus.

– *Un coup de Dédé*
Jamais n’a bobo
Lira le zaza

– Remettez-vous, inspecteur mal armé... et revenons à nos moutons.

– Le Bougain, c’est rue de la Banque, et – on vous l’a déjà dit – Madame Aurel est du Massif *central*.

– La Côte roannaise vaut bien la Côte d’or. À chaque sortie de la galerie, il y a un rade.

– Commode pour égarer les soupçons.

– 33, rue Vivienne, la boîte de com’ Bonassieux, comme la Constance des *Trois Mousquetaires*, *booste* jusqu’en Côte d’or un fournisseur de soins capillaires à domicile.

– Je vous disais bien que c’était tiré par les cheveux!

Sans broncher, Flaubert accuse le coup. Il doit trop à l’inspecteur, qui, pendant l’affaire d’Algérie, s’est illustré dans les

services spéciaux par la découverte de l'arme secrète mise au point dans les profondeurs de la base tunisienne de Bizerte: un bourricot porté dans ses bras, en guise de mitrailleuse, par un légionnaire en patrouille de choc – PAN! (la photo circule aujourd'hui librement sur le Net).

– À moins que, sous son indéfrisable, madame Aurel ne dissimule elle-même une côte d'or suscitant la convoitise de ses ravisseurs, reprend son raisonnement où il l'avait laissé le commissaire.

– La côte d'Adam... en or, comme dirait *Le Canard*, dont on a souvent pisté les informateurs dans les parages.

– Dans le passage Vivienne, l'ancien malfrat Vidocq, modèle du Vautrin de Balzac, avait installé son agence de police privée...

– ... et, à la fin du siècle avant-dernier, le grand Signoret son Théâtre de marionnettes.

– En voiture, Simone! À consulter les innombrables et – il faut bien le dire aussi – quelque peu fastidieux mémoires qui prétendent faire, point par point, l'histoire de leur fameux groupe, monte sur ce qui lui reste de grands cheveux le commissaire, on finirait par croire que ces foutus surréalistes n'ont jamais rien fait d'autre, partout et toujours, que se réunir, au coude à coude, dans quelque bistrot de leur choix, pour y renverser confidentiellement l'ordre établi, conspirer en toute quiétude contre les pouvoirs en place, comploter sans danger contre les idoles de la tribu, monter des coups, s'engueuler, se taper en éclusant godet sur godet.

– Ils ne sont donc pas dangereux?

– Non, sauf quand, la rage au pantalon, ils se résolvent à exécuter l'acte surréaliste le plus simple...

– ???

– « Descendre dans la rue, revolver au poing... », pour tirer sur tout ce qui bouge.

– Le permis d'inhumain : rien de tel pour donner le grand frisson !

– C'est une révolte. C'est pas la Révolution.

– Pour retrouver la trace de cette dernière, il faut emprunter la rue Radziwill, avec son escalier à double révolution, qui conduit aujourd'hui à la bibliothèque d'une compagnie d'assurances.

– Autrefois c'était un bordel, dont on pouvait ainsi sortir sans être vu.

– Tu m'en vois ravi.

– Le ravisseur de madame Aurel en aura, lui aussi, fait son profit.

– ...Pour la coincer entre deux bouquins ?

– Elle, non. Il avait pu la fourguer au passage dans le coffre d'une bagnole postée au bon endroit, mais la poche ventrale sous son tablier.

– C'est monnaie courante.

– C'est pourtant bien là que son fils, soucieux de prendre sa succession, aurait pu la retrouver incognito.

– Pourquoi tant de haine ?

– La bonne réponse te crève les yeux dans le *Supplément au voyage de Bougainville*.

– Sur sa *Boudeuse*, il allait bien loin chasser le boubou.

– Faut croire qu'il tenait le bon bout.

– Tel n'est pas le cas de sa réplique actuelle, qui, faute de finances gouvernementales, vient d'interrompre son voyage d'exploration scientifique.

B. – Voyez-vous cette île qu'on appelle des Lanciers ? À l'inspection du lieu qu'elle occupe sur le globe, on se demande qui a placé

là des hommes? quelle communication les liait autrefois avec le reste de leur espèce? que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre?

A. – Ils s'exterminent et se mangent; et de là peut-être une première époque très ancienne et très naturelle de l'anthropophagie, insulaire d'origine.

B. – Ou la multiplication y est limitée par quelque loi superstitieuse; l'enfant y est écrasé dans le sein de sa mère foulée sous les pieds d'une prêtresse.

A. – Ou l'homme égorgé expire sous le couteau d'un prêtre; ou l'on a recours à la castration des mâles...

B. – À l'infibulation des femelles; et de là tant d'usages d'une cruauté nécessaire et bizarre, dont la cause s'est perdue dans la nuit des temps et met les philosophes à la torture. Une observation assez constante, c'est que les institutions surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent, en se transformant, à la longue, en lois civiles et nationales; et que les institutions civiles et nationales se consacrent, et dégénèrent en préceptes surnaturels et divins.

– D'où l'implantation parisienne de la Bourse et de la Bibliothèque nationale à l'ombre de la basilique Notre-Dame-des-Victoires.

– Madame Aurel elle-même ferait donc, par rapport à son fils *Christian*, figure de Vierge Marie – *VIRGO MATERIA* des alchimistes et *matière première* absolue des chimistes – exploitant, par capillarité, les conséquences profitables pour elle du miracle des noces de Cana.

– Il avait tout prévu, le Denis!

– Rien d'étonnant à cela! Devant ma porte, dans le quartier des Abbesses de Montmartre, figure le Martyrium de son saint patron, qui a donné son nom à la colline que Bruant avait rebaptisée *Mon...meurtre*, et par extension à la rue qui

en descend jusqu'au Forum des Halles. Saint Denis lui-même, dont la circulation sanguine descend, par capillarité, dudit faubourg à Beaubourg, tenait son nom de Dionysos, divin patron de toutes les libations du globe, jusqu'au Coude à Coude, tenu par M. Aurel fils dans l'ancien ventre de Paris.

– À des centaines de lieues de là, l'immense plateau de Langres, où est né D. D., et où la Seine prend nominalement sa source, comprend physiquement, en pleine Bourgogne, l'actuel département de la Côte-d'Or.

– Tu confonds pas avec la Vivonne, le long de laquelle le petit Marcel allait, en suçant des bêtises de Combray, à la recherche du temps perdu?

– Ça vaut bien les bêtises de Combet.

– Restons dans le Châtillonnais. Non loin du berceau icau-nais de mon ancêtre bien nommé Gobley, j'y jouis en permanence de ce qu'il n'eût pas appelé lui-même une « résidence secondaire », jadis hantée par un « fou littéraire » du nom de Madrolle, – Antoine –, qui, selon Barrès, a prétendu découvrir le *Système du monde, recherché depuis 6000 ans...* dans la valeur symbolique, sur le plan théologique, des chiffres de 1 à 10, et même jusqu'à 11, en chiffres romains identique à II.

– C'était bête...

– ... Mais il fallait y penser.

– 1713 faisait bien « penser » André Breton à ses initiales A. B., les deux premières lettres de l'alphabet.

– Le même « signe » aurait pu frapper son cadet André Beucler, rêveur éveillé qui n'a jamais rien initié de bien formel.

– Grande révélation !

– *Révélation*, c'est le titre de la collection que le Breton avait lui-même inaugurée en grande pompe, à la mi-siècle dernier, chez Gallimard, avec *La Nuit du Rose-Hôtel*, de Maurice

Fourré, qui en resta d'ailleurs à jamais le seul et unique titre, exceptionnellement présenté, hors édition blanche, sous couverture rose ornée de la triple photo en noir et blanc d'un phare construit, sous le signe d'Eros, à l'intérieur des terres.

– *LAMARRE Y EST MISE À NU POUR LAISSER BITTE À L'AIR, MÊME*, aurait dit Rose Sélavy.

– *ROSE C'EST PARIS* c'est le titre d'une expo dont l'immense calicot de ladite couleur me tape dans l'œil chaque fois que, pour gagner le B., je longe les murs de la BN-Richelieu. En voici le mode d'emploi : *C'est un portrait étrange, bizarre et décalé que Bettina Rheims présente dans la Galerie de photographie de la BnF. Parcourant les sites les plus inattendus et mystérieux de la capitale, cette exposition fait cheminer le spectateur au fil d'une fiction, conçue avec la complicité de l'écrivain Serge Bramly. Ce sont les aventures d'une « Fantômas » féminine, apparaissant, se déguisant et disparaissant, dans un Paris en noir et blanc que raconte ainsi la photographe. Portrait imaginaire, mais portrait personnel de la capitale, où la part biographique, voire intime, n'est pas absente : les personnages rencontrés au cours de ces scènes de la vie parisienne secrète appartiennent au cercle d'amis proches de Bettina Rheims et Serge Bramly. Célèbres ou anonymes, les modèles animent un récit fantastique à découvrir et à rêver. À travers cette rêverie moderne, l'artiste donne une postérité inédite à un mythe qui a fasciné le surréalisme...*

– Pour faire la fortune de Maurice Fourré – et la mienne par conséquent – combien je languis de ne pas appartenir au « cercle d'amis proches de Bettina Rheims et Serge Bramly ».

– Appartenir au cercle d'amis de Tristan, Oscar, Arthur et consorts – j'allais oublier la piétonne de Paris Barbara, descendue des alpages avec son génie, la grande Catherine, venue tout exprès de son Périgord natal chercher son hidalgo, et la brune Maryz des Abbesses –, relié à Aube Breton par

Guy, berger des Flandres au 42, rue Fontaine, ça ne te suffit pas comme Ambassadeurs de Léopold, dans *La Nuit du Rose-Hôtel*?

– Encore faut-il y ajouter les deux Jean-Pierre venus de leur Bretagne natale rencontrer le regretté Philippe Audoin, par ailleurs agent d'assurances et père de trois enfants, dont les deux jumelles Jo et Fred Vargas, cette dernière n'ayant pas manqué de parsemer ses polars poétiques d'allusions à l'œuvre de Maurice Fourré, sur les traces duquel l'emmenait son papa dans l'ouest de la France.

– Je croyais qu'elle se réclamait plutôt d'un certain Malet, Léo, chansonnier, anar, secrétaire d'un maître chanteur, crieur de journaux et membre...

– ... du groupe surréaliste!

– Qui ne se l'est pas mis, ado, au moins un jour dans sa vie?

– Avec Laurendeau, éditeur sans danger, on avait prévu de kidnapper Fred à l'angle de la rue du Montparnasse et du boulevard Edgar-Quinet, pour trouver le filon *bête c'est l'heure* (mais il fallait y penser). Manque de pot, Audoin-Rouzeau, Frédérique, était partie au Brésil retrouver son confrère Battisti, Cesare, repenté des Brigades rouges extradé par Chirac à la demande de Berlusconi.

– Comme les poètes, les polarastes, comme dirait Frémion, ont parfois besoin de passer à l'acte.

– Délateur!

– Trêve de protestation humanitaire... Je prépare la Révolution.

– Laquelle?

– La surréaliste, bien sûr.

– Encore! Qu'est-ce que c'est que cette bête-là?

– On n'a jamais très bien su...

– Si elle allait jusqu’au bout, elle comprendrait inévitablement, comme la *Révolution des orbés célestes* selon Copernic, le retour à son point de départ.

– Du cosmétique, on passe au cosmique.

– ... en attendant les *Cosmicomics* de Calvino.

– Pour avoir refusé de renier la pluralité des mondes devant le Saint-Siège, Giordano Bruno a été brûlé vif, à Rome, sur le Campo dei Fiori, en plein carnaval, le 17 février 1600.

– Le 17 février 2006, c’est l’achèvement d’imprimer de Schramm Schramm. Tu ne me crois pas? Tiens! Vérifie sur mon exemplaire, préfacé aux éditions Verticales par Éric Dussert, qui fait la pluie et le beau temps sur L’Arbre vengeur de Bordeaux, qui vient de rééditer *La Marraine du sel*, de Fourré.

– Le 17 février 2010, pour mon anniversaire, j’ai été invité à déjeuner au B.

– Et alors?

– Madame Aurel était bel et bien là, pliée en deux derrière son comptoir, après s’être fait tondre en brosse, et teindre en noir.

– Elle avait enfin bouclé la boucle... du temps perdu.

Le vendredi 23 décembre, entre 18 et 19 heures, les habitués du B., trouvant porte close devant une salle aussi modérément éclairée qu’à l’accoutumée, se replient à contrecœur sur le R. voisin, qui refuse de leur libérer une table, prévue pour d’hypothétiques dîneurs. À 19 heures pétantes, Madame Aurel est de retour à son poste, momentanément déserté pour aller, chez le coiffeur, se faire refaire sa permanente. La revoilà, plus belle qu’avant, avec, au plus profond d’elle-même, le sentiment qu’une fleur nouvelle lui a poussé sur la tête.

Une bougainvillée, bien sûr.

Chapitre 11

(*Fabrice C.*)

La scytale a parlé. O. l'a bien aidée. Dans une fulgurance qui lui est propre, O. casse le code et tout s'enchaîne: le rapt subito de Madame M. et son cortège d'hypothèses étayées jamais éthyliques! Toujours est-il que l'on parle d'un faste *fooding* rôdeur, d'une bande de boscots dit «le Gang aveyronnais», ou encore d'infâmes cannibales en goguette, d'un gastro vengeur, d'un trappeur écossais transformiste, et tant d'orants au culte de Maria. «Nossa...!» La Mère de nos compagnons d'infortune n'est pas là! Cependant une dépendance avérée réunit les Renseigneurs Généreux en cercle vertueux – une organisation unique telle des marmousets en satrapie – prêts à ressasser «l'Affaire M.».

Des Parisiennes, le croisé devant, trognon, se carapant dans la galerie, en mal d'indiennes. Il fait trop beau pour travailler! La terrasse croupion franchie, la porte branlante résiste, le cadre à bord du B. retient notre attention. Le trencadis ou pique-assiette gras et coloré du sol, les reliefs de la cène précédente sur les tables en Formica, une estrade encrassée de savon noir las de la panosse, des néons blafards au ciel polygonal bleu électrique, le portait poudré d'un dignitaire bienveillant, un tranchoir menaçant, à l'affût, un portemanteau dégingandé en circonvolutions, un cagibi discret,

une caméra obscure en coin. La coquerie déserte, une odeur de friture perdue. Les gogues glissants de pleurs de cabernet franc méritent un élargissement à la turque. Ils représentent ce que l'homme civilisé (belge?) a inventé de plus abouti depuis Vespasien convaincu qu'un empereur meurt debout.

Nos douze athées s'attablent. Quorum atteint. Les coudes de nos compères empesés, le saint graal à moitié plein, l'assiette d'hosties de porc et son beurre d'Échiré à l'envers. L'absence de Madame M., bien sûr! (Lacryma Christi!). La poutine froide de midi dégueule sa farce dans un plat Pyrex, le bruit fracassant des poubelles au-dehors vient perturber la communion. G. d'une sagesse recueillie assène un coup de canne au signal de B. – providéteur d'un collègue pas cathodique – furieux du sort qui nous échoit, conjuguant les troubles du goût à une carence en zinc (de bistrot). Le syndrome du godet a vécu! Voilà qui fâche!

Deux perturbations plus tard, une ronde à angles droits de mouches intégristes; une bégum tenant galerie, un ramina-grobis hirsute dans les bras, quittant la moleskine d'une chaise pour un Skaï amorti, furtivement nous rend visite, les dendrites en alerte à la question: «Mais qu'allait-elle faire dans cette galerie?»

Tempus fugit. Un portulan posé à terre indique une «ligne Wallace» fictive. Cet ex-voto marin n'a pas pris une ride religieuse! Grâce à la générosité du fils M. pourrions-nous retracer la pérégrination chagrine de «Ma. M.» au pays des clochers tors et du modillon en arkose au porteur d'ânon déjà vu? Par saint Brendan, aurait-elle tourné ses talons à bord d'un coracle sur le lac de Naussac? *Qu'ès aquò?* Un sombre esquif, une embarcation pour cénobite en mal de sensations fortes,

courant la galipote, au nom si frêle de *La Boudeuse*, qui ne donne plus de réplique; son capitaine-barbouze, *alias* Sado Bouffone, prévaricateur et naufragé volontaire, ne fait plus le matamore. Il n'aura pas connu la « transition espagnole ».

Pas de TNT à bord du rade! Une carte postale énigmatique, indice qui aura échappé aux bourriques, donne tout son sens à l'instigation du sinistre et redoutable banqueroutier. Il est écrit: « Viens me chercher... si tu l'oses! » À cet instant, j'interviens dans l'enquête.

(CV) Pour les affidés Mousse Mé est mon pseudo, globe-trotter en intégration sociale, cosmographe, en 1999 je me ligue au mauvais esprit de BouBou, avant d'accoster en queue de cortège *La Boudeuse* et son équipage; en 2005 je déjoue les cantilènes thalésiennes (Thalès n'est-il pas mort de soif en regardant un match?); fin 2006 rencontre du sieur Carême, je deviens « oublieur » mâtiné de xocoatl catalan; la licorne Transat inspirée, je tâte du couperet du « Boucher de Montérégie » peu après l'Action de grâce; la traversée du dessert ensuite!

(Portrait) Mais qui est donc Madame M.? Née sous les fourchettes caudines de la gouaille distinguée de « Ça c'est Paris » (1926) et de « Madame Arthur » interprétée par Yvette Guilbert en 1927, peu avant « Mon Paris – Ah! Qu'il était beau mon village » (1928) d'Alibert avé l'accent de Marseille, sur une musique de Vincent Scotto (merci m'sieur Averty). Suit la migration aveyronnaise – en passant par le Dourdou – puis la fatalité: un mari susurrant « Ramona, je pouvais alors me griser... » sur la version de Fred Gouin (1928), pour se dédier corps et âme au B., un rade de quartier rupin, sans prétention, avec toute la bonhomie qui sied. « Jesus! » (Rrrosettes!)

Pas de mignardises, le visage renfrogné, la mine tannée et la bouche en coin, Madame M. regarde fixement, derrière ses verres épais, entrer les clients. Un bonjour tinté de rrouergat suit, l'air interrogateur, et il faut être clair à la commande! Ici pas de tofu, ni de thé vert. Un Perrier rondelle à la limite...! Une femme du Sud qui aime la castagne, le point frappeur, peut-être, le majeur raide, ça oui! Une femme à poigne donc et il ne faut pas lui en conter! Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer!

Des éconocroques? À voir! L'Impasse Rançon, une fausse piste? Réserveons au cercle des parisianistes éclairés de débrouiller l'indice PAN et de trouver le 21 rue de la Barre-du-Bec! En quête de sens qui fesse au bas de la rue des Boulangers, un placard savoureux: «J'ai rencontré Dieu, c'est une femme. J'ai fait l'amour avec!» Un épisode andalou... fatalement. Au passage, une rumeur: une bande à bobos bourguignonne aurait par le truchement de B. D., épris de nymphes mafflues, fourgué Madame M. dans une traction avant, stoppée sur les 12 mètres de large de la rue de la Banque. Tous ces épisodes aériens me laissent sceptique, des miroirs aux Aléoutiennes qui nous emmènent très loin, par saint Antoine...

Père Cagot Caput, la *boina* vissée au chef, entouré d'une escorte de religieuses dos à la basilique de l'abbé non réfractaire, pénètrent dans la Maison bleue pour une tournée générale d'eau bénite. Je me demande pour combien de temps à *sotto voce*. Le déroulement de l'enquête prend des allures de ménagerie du Vatican, à n'en point douter.

Miloš vient au rapport, sans Clara, il cherche son canard dans un charivari de tous les diables, tremblant, fiévreux.

– Que t'arrive-t-il? s'écrièrent ses compagnons.

– Plus de trapadis, de rasteau ou de marcillac, c'est horrible! La négrette, le Fer servadou? pffft! envolés! Quelle angoisse, mes amis!!!

Et tous de plonger le nez dans la même relique gouleyante, une petite côte AOC.

– Pourquoi nous prive-t-on du petit Jésus en culotte courte? s'indigne le plus gai d'entre nous *pro domo*, sans passer par le confessionnal ou la station d'épuration.

Un poste à galène intrus, l'antenne parabolique en érection, égrène son phylactère: «On ne dit pas *Les 500 millions de la Bégum* mais *Ça sent l'oignon de l'Abbé Gum.*» (Fin de la bulle.)

– Le doute me prend, avoue P. Qui fréquente le B. en dehors de nous, et dont l'intérêt serait de pratiquer la terre brûlée?

G. l'Ancien nous éclaire. Il sait ce que les Inuit ont enduré au contact des missionnaires moraves. «Résistance!» crie-t-il, grinçant dans sa barbe. «À bas la calotte!» maugrée-t-il. La poésie pue des pieds, de cochons, de préférence!

Le nonce du surréalisme F. Guy tout à son casse-tête maori, inconditionnel du monde décrit par J.-H. Fabre, se découvre une prédilection pour la tarte fine aux pommes de Madame M., à damner un parpaillot! Fabricant d'oublies, votre serviteur, abandonne conversations, échaudés, supplications, jalousies et casse-museaux afin de rendre la parole aux reliques. Pourquoi Madame M. a-t-elle tiré un trait sur les flônes, picoussel, soleil de Marcillac, pescajoun, massepain du Ségala? Stop ou encore? Aucun régionalisme dans le cabas! Inquiétant nihilisme à forer. Afin de contenter notre concupiscence inassouvie, un quignon de pain au cap de la table étouffe l'affaire, sous l'œil altruiste du Très Haut, modèle «moussara B X 44D» *in extenso*.

O. impénitent, relève l'indice « 2 » – à l'écluse du godet en étiage les papilles s'étiolent –, un chef-d'œuvre en péril ou « bloc pâtissier » représentant un poing levé le majeur érectile sans attelle, de chocolat extrudé, indiquant le chemin pour courir ! Les phalangistes auront saisi. Boabdil peut se rhabiller. Quant au saint patron des grilladins de Porto Vecchio... *rata fiat!*

Le commissaire Derien, escorté de Gardai, fait irruption, le doigt en maillet sur la guipure d'un napperon blanc. Ils constatent la fraîcheur des compositions florales, une touche exquise de scabieuses, pivoines (*Paeonia abchasica?* se demande G., sourcilleux), lilas, hortensias, à côté d'un panier percé empli de résédas et d'impérissables alkékenges. Le *Martyrologe de la botanique* de Commerson nous insuffle toujours ses lumières. Posé sur le congélateur à glaces Motta, un « tomaco » dans un pot de terre, une greffe réussie venue directement de l'université de Medellín, très convoité par le fils M., héritier-horticulteur des plants de tomates de la famille.

Soudain, de l'assemblée plénière une voix gutturale invective Marnier-Lapostolle, tel le pasteur Toufik Benedictus *alias* Benny Hinn à la télé :

– 2012 mes amis, et plus de distillerie à Neauphle! des nêfles! j'vous le dis. Visionnaire, C. le fils M. s'épanche tout son saoul avant de sortir le jambon du torchon. Une rondelle du breuvage de P. sèche à proximité du papier dentelle Harmony collé au coude de Derien (coup de dés?), traversé brusquement d'un flash.

– Regardez! un griphe! Bestia... s'agite Miloš secouant le bout de papier révélant un blason de cabaretier griffonné à

l'encre sympathique; il porte le sigle «*KKR down payment*» suivi du nombre «9,555,500 \$» et de la mention perfide «*The price of the abduction*».

Tous les R. Généreux s'entendent au supplicé chinois pour déchiffrer ce qui peut l'être. La cellule des crypto-maniaques pousse son verdict: 10 % de la rançon (au cours du US \$) sur OPA du B. par Kravis & Co. soit un versement de 7 622 447 € en ligne, le prix du ravisement! C'est la vie et le temps presse!

– L'acompte correspond à 50 milliards de francs pré-Pinay au total, rétorque G., les yeux révoltés, les doigts dans la barbe en bataille, comme «l'Empereur» dans *Goupi Mains rouges*.

La Banque de France à notre endroit adresse un pneumatique (*potrubní pošta* en Tchéquie) cuisant: «Intruse repérée dans dédale sis à l'embranchement Legrand, quadrilatère Richelieu et la Vrillière, *proxim.* chambre forte.» Judas a l'œil! En substance, notre chère tenancière se serait introduite au sein des saints, façon puzzle, tout près du grisbi. De suite l'af-folement s'empare du groupe. Comment récupérer sans casse Madame M. enchristée? L'extraire de la nasse sans se leurrer. Saint Kerviel, intercédez! Le couvre-feu approche, pas drôle.

Empêtrée dans le siècle, Madame M. sait se défilier. Dissimulé derrière une porte de frigorifique digne d'un cuisiniste chevronné ou d'un pastiche 51, l'escalier de la cave abrupt et noir. Cet antre relie les caves en réseau. Les cavistes y entreposent le précieux liquide, les cryptiques pas caves, des incunables, les caviars, des lingots, de quoi remonter la Grèce et profiter des lois scélérates (bouclier arverne)! Un Mousse peut cacher un prêteur sur gages ou un «marchand de plaisirs» ;hostia! (Tapez 3615 Ula – PA du *Mateur français* proposant une première image pieuse en 3D gratis, de quoi avoir la pêche.)

C. a posé son grimoire ouvert sur le zinc, près d'une éponge imbibée de vinaigre. On lit :

« Je ne regrette plus ma mère et ma patrie.

Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.

Ne m'affranchis jamais ! laisse-moi mon entrave ! »

Chateaubriand, *L'Esclave* (Tunis, 1807), peu avant le régime de la Restauration. Louche !

– Mes amis ! Suivons les trois clous de bronze du méridien de Paris de Jan Dibbets, dis-je, révélant ma passion du mystère glacé. Explorateur dans l'âme j'enjoins aux mauvais esprits barbus et cannibales des Inuit de payer l'obole, avant de percevoir les ondes telluriques. « Chrrak. » Les mysticètes de fer forgé ençoignent la galerie Vivienne. Dispersion.

Chapitre 12

(*Antoine B.*)

*
* *
*

Discussions

*« L'incohérence est la rigolade
sans méchanceté. »*
Jules LÉVY, 1882.

19 h 19. Dispersion ? Certes pour les nombreux consommateurs lambda et autres roquentins énurétiques, mais le groupe exalté des mercredimen¹ à peine sorti du rade, ignorant avec superbe les grosses gouttes commençant à choir sur les dalles granitiques du trottoir, a fait son choix : rentrer.

Mais pas chez soi. Comme un seul homme, il repousse en force la porte bringuebalante et retourne à sa favorite table. Chacun y retrouve son siège rituel et moleskiné ; on y apposera quelque jour les plaques cuivrées et nominatives.

1. Mercredimen : admettons un mot général de genre neutre, masculin et féminin, comme « homme ».

L'heure est grave, en effet.

C., le fils de l'enlevée Mme R. M., est resté stoïque derrière le comptoir. Son ubiquité le rend serein : au même instant, il officie en personne au C. à C., assisté de M., C. et A., son épouse et ses filles.

Resté aussi, planqué au bout du bar, abandonné de tous et de son binôme Gardai, le flic Derien.

Pas de panique...

Ce soir, aucun, même diabétique, ne ressent les séquelles de l'ingestion de l'énormité chocolatée, dite propitiatoire & expiatoire, dévorée en commun ; et la surprise ! elle était fourrée de fraîches religieuses crémeuses... miam...

Réfléchissons avant d'agir...

– La piste esclavagiste « Chateaubriand », excellent, insiste F. : qui veut s'en occuper ?

– La piste Méridien de Paris ne colle pas, tranche A. On ne saurait être approximatif à ce sujet et les clous de Jean Gibbet passent à plus 200 mètres à l'ouest du B. et de la BdF ; les Cassini avaient déjà fait des approximations erronées, qu'Arago rectifia, mais trop tard...¹

La piste des souterrains ? On en discute, on argumente, on controve : un aqueduc repéré alimentant le Louvre, des tuyaux de CPCU, des égouts, pas de métro, pas de carrières, le quartier n'est guère un gruyère ; T. dévie vers l'excellent laguiole servi au B. On cite des légendes, comme celle du vivier à langoustes qui aurait été une salle immense sous la

1. Cf. *À propos du Méridien de Paris*, par Antoine B., à par. proch. ; rech. éd. ; nbr. ill. prév.

place des V. – en réalité une décevante petite cave voûtée; on évoque les élevages cachés de crustacés parisiens...

Ça disserte, ça discute...

– C'est pas très cohérent, ces histoires de *fooding*, de cuissons, d'anthropophages japonais et habitués des restos de la rue Sainte-Anne, de grillades phalangiennes...

– Par saint Laurent! s'exclame T.

– Mais bien sûr, ajoute A., ce n'est pas cohérent, c'est complètement incohérent, et c'est d'une continuité évidente: c'est ici un lieu à ondes telluriques, où ils se rassemblaient déjà, les INCOHÉRENTS.

– Les Incohérents qui naissent, au moment où les Hirsutes disparaissent, tous issus des Hydropathes, précurseurs des Surréalistes et autres disciples du Dr Faustroll... Nous sommes dans un lieu très marqué, et pas par la tristesse!¹

– Oui, Jules Lévy, Émile Cohl, André Gill... Une belle époque...

– Et alors, et nos pistes d'enquête qu'on abandonne? On s'éloigne des sujets, râlent F. et B...

Bon, on dialogue sur les salles des coffres dissimulées, les caméras cachées, les banques anonymes. On évoque les rançonneurs, la réelle valeur de l'argent et des vraies valeurs de la vie.

On s'emballe, on s'échauffe; les faussaires sont le sujet maintenant: l'un expose la qualité de tel ou tel photocopieur couleurs, l'autre assure savoir où se procurer le papier qui

1. Cf. *Dix ans de Bohème*, Émile Goudeau, La Librairie illustrée, sd (1888), et rééd. 19.., J.-D. Wagneur (sur les Incohérents dans la galerie Vivienne en 1883).

convient. Reste à définir la mise en place d'un planning de fabrication...

O. sort sa pipe, la bourre et, bravant les interdits, provocateur un brin anarchiste – un regard de biais vers un Derien absorbé –, l'allume. En volutes parfumées, la fumée monte.

Le ton aussi. Pour un rien. Un rien littéraire, même pas un *De Rien*.

Soudain (...), les invectives (...)'; une estafilade de papier glacé (...), (...) – un verre cassé, un autre – (...) son contenu lancé au visage surpris – (...), une chemise rougit, un récipient rugit (...), une bouteille soulevée, au goulot empoignée, lancée; lancer raté (...); mur sali dégoulinant; lever de drapeaux à fémurs entrecroisés sur fond noir, de fanions à carreaux bleus et blancs (...); bannière élevée haut «La Boudeuse» (vu, attend!); violents coups de canne-épée de G., le mieux équipé (...); P. B. sort ses œillères affûtées²; les armes se fourbissent: crochets de cornac maniés par P., haches et sabres; casse-tête tahitiens et préhistoriques, ramenés par le sieur A. de B., brandis par G. F. L'Engagement. L'Assaut, «À l'abordage!» (...) (...) (...); tables barils renversés; odeurs de tissus et chairs brûlés (O. en a perdu sa pipe); fumées; hurlements, sifflets d'équipage et corne de brume...

Lorsqu'un S. bouillonnant exhume de sa sacoche deux tomes des *Fous littéraires*³, et en balourde un sur le sol –

1. En raison de la violence des mots et de la jeunesse du lectorat, les invectives sont remplacées par (...).

2. Œillères: dents situées entre les incisives et les molaires.

3. André Blavier, rééd. Le Pol. éd.-sd, en 2 vol. 8 ex. épuis. et 16 ex. H. C., couv. métallique martelée, pds 6 kg ch. vol., extrt rare.

BOUM: c'est l'arrêt immédiat des hostilités, et les gestes sont stoppés net.

Un grand silence s'écoute, juste comme après une explosion.

Réaction rapide de P. L., qui saisit le second tome et l'élève de façon ostentatoire, à deux bras levés.

Respect immédiat de l'assemblée, car la force de dissuasion opère toujours.

Refonte du groupe en sueur, haletant, qui s'essuie, s'assoit, s'assagit.

Dehors continue l'orage.

* *

*

Élucubrations

20 h 20. Il neige.

Il neige sur les calanques et le Vieux-Port. La tempête se calme et la figurine dorée, brillante, de N.-D. de la Garde (républicaine?) se dévoile sous la boule de Plexiglas.

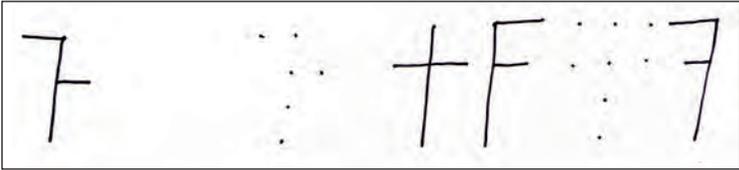
Instant de plénitude pour le commissaire Derien.

Une Paix l'envahit, il s'en ressent le Gardien.

Pensif, il renfourgue la bondieuserie en fond de poche d'imper sec, essuie un œil, et caresse, comme d'autres la tête d'un chat trappeur, le heaume lisse et hémisphérique d'un sucrier. Il effleure en fond de poches quelques-uns de ses fétiches revigorants de canivettistes: blague à tabac en cuir troué, reste de chapelet maternel en grains d'olivier entortillé dans la chaînette des menottes, boîte cartonnée bien entamée de 9 mm brillantes, gondolée par les coups d'un crucifix janséniste d'ébène et ivoire.

Amateur d'énigmes (genre: «*Pourquoi les écureuils ont-ils des plumes dans les oreilles?*»), il cherche confusément, car son instinct lui souffle la présence d'une piste, la signification du plan schématisé de la galerie Vivienne. Son esprit embrumé n'a pas identifié le signe magique du Shou-Shen, dont le sens terrifique sino-breton lui aurait révélé les mystères glacés et excellents du Grand Passage et la symbolique des dômes armoricains.

Pour l'instant, il crayonne stérilement des croix, des sept, des lettres F, qui le laissent, à raison, tout perplexé.



Tout à l'heure, en mateur discret, le visage dissimulé derrière la feuille indigène, l'œil collé au trou rond habilement préparé dans le «O» de «Boudeuse», il a assisté à la bataille, l'air Derien; il se commente en lui-même:

– Plus je les observe, plus ils me sont bizarres, oui, tous des suspects, ces goinfreurs de petit Jésus, surtout le moustachu à veste rouge! Ah et aussi le maigre mal rasé! Celui à l'accent étranger, et tous les autres j'en ferais bien des cadavres exquis de tous ceux-là! Et le petit barbu près du radiateur! – Se méfier – Pas très catholique tout ça, et pas si athée qu'ils ne le disent – Penser à alerter les R. G. Faire une fiche globale avec liens croisés; et de plus...

– ... Ah, zut..., un message!

Il extirpe, d'une poche planquée, un appareil sans fil permettant les communications verbales et écrites lointaines (Texto), genre objet humide engazonné de brins de tabac brun qui s'y collent.

– Y faudrait pas croire qu'on est tous des enfants de chœur dans la Maison, se satisfait-il. On est aussi équipés, nous, maintenant, hein, bon.

«*Vous – avez – huit – messages*», file une synthétique et saccadée voix asiatic sans-papiers.

– Zut, zut, il n'a pas marché depuis ce matin, cet appareil à la noix...

MESSAGE REÇU À 11 H 11 MN: «*Resté a vot post, p filatur au B.*» – Ouf, c'est ce que j'ai fait.

MESSAGE REÇU À 12 H 12 MN: «*KKR = grosse farce, 10 arrestations, resté ou vou zète*» – Bon, ça de moins sur le dos pour moi!

MESSAGE REÇU À 13 H 13 MN: «*Adoration = derniers jours*» – (...) Oui, demain, Zélie, j'irai demain.

MESSAGE REÇU À 14 H 14 MN: «*RANSON = cété plésenteri étudian, 50 arétés*» – Booon...

MESSAGE REÇU À 15 H 15 MN: «*PIST CANNIBAL = ZERO, arété plank et vené*» – Ooh...

MESSAGE REÇU À 16 H 16 MN: «*OU ZET VOU? avon arété asasin des 2 pote cucificié, VENé*» – Gasp!

MESSAGE REÇU À 17 H 17 MN: «*OUVOU ZET? avons arété assasins des 2 potes crucificisés, vené*» – ...

MESSAGE REÇU À 18 H 18 MN: «*INCAPABLE! ICI PREFET, ON VOUS RETIRE L'ENQUETE*»

Gloup!, Grand Ciel! Pour Derien, c'est une trappe qui s'ouvre sous les pieds, c'est du plomb dans les guibolles, plein les godillots, plein les poches, plein la tête... Partir...

Il se lève... «*Mais où sont-ils tous passés? Le rade est vide! Qu'importe, je pars.*»

La porte côté rue a été verrouillée par tradition et par C. ; Derien sort côté galerie, ne prend pas à droite car la grille mysticète est fermée, mais part côté gauche, tête baissée et résignée, vers la sortie rue Vivienne, jette un coup d'œil à la grande horloge de la galerie: « 21 h 21, bon. » (Depuis longtemps, ces aiguilles sont figées à 21 h 21, donnant ainsi deux fois par jour l'heure légale française précise). En fait, il est exactement 21 h 21.

Vue à contrejour du lampadaire de la rue Vivienne, on ne distingue pas bien si la grille du portail est simplement repoussée ou verrouillée. Derien s'en approche, mais sa godasse ferrée glisse. Une plaque rouge, visqueuse mais géométrique, est épandue sur le sol mosaïqué, débordant le cadre d'une bordure à la grecque, à l'endroit où l'on devrait lire en tesselles :

* G FACCHINA. MOSAÏSTE *

– Du sang? s'interroge le commissaire.

Soupçonneux et sceptique, effleurant le rouge liquide d'un index douteux et le portant à sa narine tabagique, se déclare: « Non, c'est pas du sang, c'est genre... de la tomate. »

En effet, un coulis de tomates (de tomates anciennes, aurait dit C., connaisseur, mélange de Royale des Guineaux avec l'Andine cornue et une pointe de Téton de Vénus). La forme quadrangulaire de proportion un sur deux à l'italienne aurait dû alerter le commissaire sur la nature artistique de l'œuvre dans laquelle il posa le pied: un hommage anonyme à A. Allais auteur du tableau « incohérent » (un rectangle rouge monochrome – précurseur d'un Klein) et intitulé: *Récolte de la tomate sur les bords de la Mer rouge, par des cardinaux apoplectiques.*

... Coup de tonnerre – Coupure générale EDF dans le quartier, non programmée – Obscurité – Blêmes reflets d'une lune gibbeuse sortant des lourds nuages.

Au même instant, un hurlement glaçant : AAAAHHH!, pas si lointain, ni proche. Le commissaire se retourne, et OH!...

* *

*

L'escalier dérobé

20 h 20. Entretemps, le groupe rassemblé sans animosité aucune s'est calmé; les esprits ragaillardis se rafraîchissent à lampées de breuvages hétéroclites et choisis sans unité; en effet, une visite exceptionnelle de la cave – malgré les récriminations de C. (« Ma cave, j'en connais toutes les bouteilles à l'aveugle, croyez-moi, toute supposition de passage ou de souterrain y est exclue... »¹) a permis de retrouver non les passages espérés, mais les réserves dissimulées : quincy, muscadet, trapadis, côte-roanaise ou du Jura, et autres vieux portos², maintenant généreusement servis par C.

– Vous vous souvenez, annonce ce dernier, le jour de la Disparition, c'était fermé de l'intérieur...

– *A closed room problem*, répète O.³

– Mais venez voir, j'ai trouvé ici-même une étrange bizarrerie, une anormale chose.

1. La suite ne lui donnera pas raison (cf. les chapitres suivants).

2. NdA: on ne va finir les récits juste avec petite AOC triste.

3. Voir chapitre 1, page 9.

C. tend le bras gauche, d'un angle inférieur à 30° : la chose désignée est donc toute proche, et un grand nombre, prenant G. en exemple, reste assis.

– Ici, continue C., c'est la porte du petit placard qui ne sert plus, c'était le vestiaire de J.¹

Effectivement, la porte se confond avec le mur.

– ... Et j'ai trouvé hier que le panneau du fond avait été ouvert, ajoute C. Et il y a...

– ... Oh! on voit un escalier! un escalier dérobé! souffle l'un.

– Dans l'épaisseur du mur! continue l'autre.

– Un escalier dérobé dans un faux mur, entre larcin et mensonge, ça fait crime, on n'est pas loin de la Vérité! conclut un troisième.

Un escalier rond, minuscule, en bois d'acajou, du type à marches massives, comme c'était la mode à l'époque pour les petits escaliers de boutique², monte vers de ténébreuses destinations.

Trouver de la lumière ne pose pas de problème : les pataphysiciens dégagent de poches occultes un nombre suffisant de chandelles de teintes variées, plutôt vertes, nuances céladon, olive, véronèse, émeraude, ou bouteille.

Hors de l'angle de vue contrôlé du flic Derien, qui paraît assoupi, tout s'organise très vite et en silence total : les chandelles sont coupées, partagées, allumées, et à la queue leu leu, le groupe entier monte les marches étroites.

1. J. : initiale du prénom de la serveuse de la partie restaurant du B., restée de nombreuses années.

2. Cf. *Le Vignole des Menuisiers*, Cariléan-Goeury éd., nbr. ill. n&nb, 1835.

En tête de cordée, un GHM alpiniste téméraire, glyophile abstème (P. L.), puis les autres par ordre croissant de trac, et en queue les dames, comme tribut de politesse; enfin, V. ferme la porte et, d'un châle persan à motifs de Paisley, noue la poignée à la rampe.

Tout en montant, on se remémore des bribes de lectures anciennes :

«La galerie Vivienne: quelle unité architecturale! succession admirable d'espaces, rondes, parties en voûtées à caissons, parties largement éclairées de verrières, admirablement unifiée par une riche ornementation de corniches, pilastrs et arcatures néo-classiques. Mais tout cela n'est qu'un décor de théâtre, un placage de façades, tracé en l'intérieur d'îlot rempli de jardinets et courettes bucoliques, qui correspondaient aux dégagements et dépendances des immeubles antérieurs à l'édification de la galerie.

«Les murs de la galerie sont creux, les piliers en stuc, les voûtes à caisson en staff.»¹

Vidocq, figure burinée, y tenait au n° 13 un bureau de renseignements type RG vers 1840 soit peu après l'ouverture de la Galerie en 1826; son secrétaire raconte que *«son maître avait fait rechercher et saisir les plans des lieux, chez tous ceux qui avaient contribué à la construction. Les secrets de la Galerie dont il était devenu, par diverses méthodes (nota: on ne sait si celles-ci furent égyptiennes), le seul détenteur: passages introuvables et dissimulés, accès obscurs et multiples, parfois parallèles au mur en décor, souterrains impénétrables vers les îlots voisins, vers la rue Radziwill (nb: actuelle BdF) ainsi que l'emplacement*

1. Op. cit. *À propos de la Galerie Vivienne*, A. B., éd. ill.; à par. sd. u.j. sera en vente chez F. Jousseau, libr.

d'un nombre extraordinaire d'escaliers dérobés inconnus, même des résidents.»¹

On se trouve donc dans un de ces mystérieux fameux escaliers!

- ... Quelle aventure!
- Mais chut...!

À la montée d'escalier cylindrique fait suite une succession de passerelles branlantes très étroites, puis un petit palier rond, avec deux départs d'escalier; le premier en tête choisit celui tournant à gauche, un modèle 1820 à crémaillères débillardées; il se déroule circulairement, suivant une circonférence qui paraît de plus en plus ample. On a l'impression de monter dans un entonnoir.

La progression est toujours en file indienne: cela doit avoir une sacrée gueule avec ces petites lumières des chandelles, mais le manque de recul et l'étrécissement du chemin font que chacun ne voit qu'un dos.

On tourne toujours, dans le même sens, mais maintenant, le rayon diminue en même temps qu'on s'élève. Au terme de la montée, on débouche sur un petit palier circulaire; diamétralement, un autre escalier en descente; le plafond est bas, et on entend la pluie tomber avec vigueur.

Le groupe tient sur le palier minuscule, en moineaux serrés.

- On continue (d'une voix pas rassurée...).

Au même instant, un hurlement glaçant: AAAAHHH!, lointain, venu des mondes inférieurs...

1. *Op. cit.* : *Mémoires Secrets du Secrétaire de M. Vidocq.*, sd, n. ill., n° isbn inc.

– On accélère (d’une voix de moins en moins rassurée...).

Rapidement, et plus ou moins dans le même ordre, la file descend l’autre escalier. Celui-ci change de sens, vers la droite, toujours rond, en cercles allant en augmentant, puis en diminuant. On arrive sur un petit palier rond, ensuite sur des passerelles très branlantes, puis un escalier en bois, étroit, en cylindre; derrière le dernier du groupe, explose un bruit de ferrailles rouillées qui s’écrase.

– Oh, non... La passerelle s’est écroulée, la retraite est coupée..., gémit P. V.

Le premier de cordée arrive tout en bas, bute contre un panneau empêchant la progression, et lance en chuchotant :

– Chut, stop, on est au bout... Stop, faites passer.

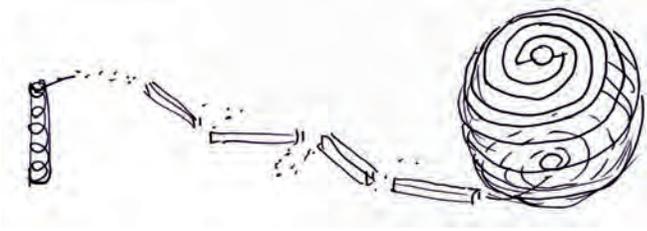
– Mais qu’est ce que c’est que ce tissu indien qui ferme le panneau? ajoute-t-il.

– C’est des gouttes à motifs de Paisley..., constate P. B., son second.

*

Celui qui a déjà parcouru l’escalier pris en sandwich entre les deux coupoles florentines de Santa Maria del Flore aura commencé à saisir que le trajet emprunté n’aurait pas déplu à un Étienne-Louis Boullée¹. Plus tard, un des membres de l’expédition fera un crobar du chemin parcouru, voyage sphérique par un escalier à double révolution ne se croisant pas à l’exemple de celui de Chambord.

1. E. L. Boullée, arch. néo-class. Cf. proj. de cénotaphe sphérique de Newton.



23 h 23: Rarement les mercredimen se seront séparés aussi tard.

– Il faut qu'on réfléchisse, mais là avec ce vertige, tout tourne, souffle O.

– Bon, on dit rien aux flics, propose S.

– Tiens, il est plus là le flic, Derien..., remarque C.

– Mais comment est-on parti deux heures, pour un trajet somme toute assez court? dit A.

– Tu y croirais toi, à une promenade hallucinatoire? hésite R.

– Un effet spatio-temporel, plus certainement! dit l'autre.

– Et ce hurlement... J'en suis glacée, tremble Ba.

– A-t-on des nouvelles de Madame M.? relance T.

– J'ai peut-être une idée, murmure Art.

*

* *

*

Chapitre 13

(Alcide B.)

Art a peut-être une idée. Art a des idées sur tout. Et il ne manque pas de langues peu miséricordieuses pour soutenir qu'il a surtout des idées.

Plusieurs hypothèses s'offrent à son entendement. (Entendez-vous dans nos bistrots mugir ces féroces poivrots? chantait-on en chœur sous le chiraquisme.)

«Selon les valeurs antiques, songe Art à mi-voix sous sa moustache, Madame M. est une déesse, à tout le moins une héroïne. Sa disparition relève de la geste homérique: ne croirait-on pas assister à l'enlèvement d'une nouvelle Hélène qu'à Lutèce un audacieux Pâris est venu nous subtiliser?» (Qui nous prouve du reste que dans les profondeurs du Labyrinthe ce n'est pas le rôle du Minotaure que les intrépides découvreurs ont ouï?)

Bref, cette contemporaine Odyssée ne croît pas vers l'eau de là qui ne vaut pas le vin d'ici. Et selon les canons du génial Léonard qui, piètre calembour aidant, conjugue nommément les deux breuvages, le sourire canon lui aussi de Mona Lisa évoque habilement le genre d'énigme qui tarabuste nos présumés orphelins.

Cependant une autre conjecture éclôt dans le vaporeux esprit – de vin – d'Art aussitôt. Tapie au sous-sol de ses méninges, elle fait subrepticement surface. Et si Madame M.

était partie en transhumance. Humer loin des remugles parisiens d'autres sources vineuses. Reniffler la douceur des agapes levantines ou andalouses. C'est alors qu'à son tour Art soupçonne ici le Maure enjôleur. Car enfin, autant faire porter le chapeau à ces Barbares du Sud, énième version des anciens mêtèques – notoirement mieux traités que les sans-papiers de notre humanosphère. On sait que les Troyens ne respectaient pas la règle du ménage à trois et s'essayèrent à préfigurer la guerre du Liban, voire les sempiternels conflits balkaniques. Mais, nous objectera-t-on, quel rapport avec l'escamotage de notre dame bibine ?

Certes, les boudeuseux ont évoqué la sainte à fric, mais jusqu'ici en passant ; comme si c'était déjà du passé. Poursuivons donc dans cette voie ouverte à l'imagination. Car ces Carthaginois qui donnèrent du fil à retordre à Rome étaient des Phéniciens issus du territoire de nos jours libanais. *Delenda est Carthago*. Tu parles !

Quelques siècles plus tard, Charles qui à notre instar a martel en tête crut battre les Arabes à Poitiers¹. Il ne se doutait guère que l'impétueuse fantasia berbère – car les quelques Arabes qui l'accompagnaient n'étaient guère que sous-offs, et leur général, Tarik, était un pur Berbère, lequel donna son nom à Gibraltar (*djebel Tarik*) – se rabattit sur la péninsule Ibérique pour y importer le raï et le chaabi.

1. « À ceux qui en doutaient encore, les travaux de la mosquée de Poitiers, rue de la Vincenderie, progressent. Sept mois après le début du chantier, l'édifice religieux, défendu par l'UOIF (Union des organisations islamiques de France), en impose. À commencer par le minaret qui vient d'être érigé et culmine à 20 mètres (21,08 m au final). Elle est visible de la rue de la Vincenderie (une dizaine de mètres environ au-dessus du niveau de la route). Ce minaret attend son escalier en colimaçon (en béton) qui devrait être installé avant cet été. » (www.bivouac-id.com/2009/04/07)

Et c'est vraisemblablement dans ce contexte musical renouvelé en *cante jondo* que don José remet à l'heure l'éclatante morale de l'histoire au moment même où les cellules grises et le moral des habitués du B. sont dans le noir. Sans même évoquer le summum du mystifiant argousin Derien. Il cherche tout. Ne cherche rien. Fait (aveuglément? borgnement? les yeux humides de béatitude?), en tout cas fait même confiance au hasard objectif. Advienne que pourra ou pourra pas. Si le monde est pourri, ne serions-nous pas nous-mêmes en état de décomposition? rumine-t-il.

La vie n'est pas un lit de roses, poursuit-il *in petto*. Depuis les socialisses (cette race-là, faut que ça trahisse, comme le chantaient les bons bougres il y a un siècle à peine), on sait à quoi ressemble une litière d'épines.

Dans un univers où commandent les boas, il ne reste de nous plus même d'email après qu'ils nous ont digérés.

Il cherche une complice. En tout. Et pour tout.

Chapitre 14

(*Barbara P.*)

Madame M. ronge son frein. Dans son transat, elle observe José, assis au bord de la piscine, plongé dans la lecture d'un roman de Michel Houellebecq. Elle attend le moment de se débarrasser de cet hidalgo décérébré. Comment avait-il pu gober cette histoire, et le baratin d'un sculpteur mythomane parlant clonage, golem et immortalité... L'esprit cartésien de Madame M. s'insurgeait contre ces chimères, tandis que son attachement aveyronnais aux données immédiates de la conscience lui faisait trouver le temps longuet. Elle songeait à ses futurs investissements : elle allait pouvoir changer le frigo du B., peut-être la chasse d'eau et la faïence ébréchée, faire relier par Jean de Gonet sa collection complète de *L'Auvergnat de Paris*, faire un stock d'ampoules électriques, changer de lunettes!

Les manœuvres dilatoires de José commençaient à lui taper sur les nerfs. Le pognon les attendait là-bas, et elle se morfondait dans ce bled espagnol où les conversations de comptoir lui étaient incompréhensibles. Il y avait bien eu cette touriste allemande avec qui elle avait joué quelques parties d'échecs, mais un apéritif prolongé avait dégénéré à la suite d'une controverse un peu vive sur Heidegger : Madame M. avait dégainé son limonadier et le coup était parti tout seul. Après un demi-siècle de bistrot, elle aurait dû savoir qu'il y a des

sujets qui fâchent, des discussions qu'il ne faut pas engager. Décidément elle perdait la main, il fallait songer à se rapatrier fissa avant que l'on n'aille fouiner d'un peu trop près dans ses affaires, mais son complice commençait à devenir franchement encombrant.

Après le gros coup qu'ils avaient commis ensemble, l'idée de disparaître quelque temps avant de revenir chercher le butin lui avait semblé recevable, séduisante, presque logique – depuis le temps qu'elle lisait dans *Le Parisien* des histoires de casse et de magots qu'on ne revoyait plus. Maintenant, elle commençait vraiment à se faire du mouron pour son rade et pour son fric, et puis son vieux cœur se demandait comment ses protégés du mercredi se débrouillaient sans elle.

*

Une petite souris en balade le long des canalisations qui serpentaient de la cuisine du B. jusqu'au sous-sol de la galerie V. se cacha vivement dans une grille en entendant un bruit de pas, ce qui lui évita une mauvaise rencontre. Le silence régna à nouveau dans le dédale souterrain. Un beau chat tigré descendu pour le plaisir d'une petite partie de chasse apéritive aperçut à quelques mètres une silhouette flaubertienne dont l'immobilité trahissait une réflexion profonde. La main droite posée sur la rampe d'un escalier, il semblait hésiter à s'engager dans ce passage à double révolution dans lequel il avait vu ses compagnons mercredistes tourbillonner quelques heures plus tôt, sans résultat.

– Ce n'est pas parce qu'on n'a rien vu à la descente qu'il n'y aura pas quelque chose à découvrir à la montée! énonça Derien tout haut pour se donner du courage.

– Vous êtes un type dans le genre d’Héraclite, lui dit le greffier en lui emboitant le pas par bonds agiles de marche en marche. Je peux vous accompagner ?

– Volontiers, mon vieux. Un chat ne se baigne jamais deux fois dans la même eau.

– Question de circonstances, nuança candidement le félin. Mon nom est Alice, et j’ai treize ans, vous pouvez donc m’appeler *ma vieille*.

Cette proposition indigna la bonne éducation du commissaire.

– Je ne me le permettrais pas, chère Alice. Le Français est galant, le Français est brave, le Français est spirituel, comme disait le sous-préfet Franc-Nohain. La clientèle du B. illustre cet axiome chaque semaine.

Les deux explorateurs avaient déjà monté et descendu plusieurs volées de marches interrompues par des paliers diversement orientés, et Derien, pourtant attentif, devait bien s’avouer qu’il était complètement paumé. L’obscurité, qui ne gênait pas Alice, ne facilitait pas sa déambulation, et lorsqu’il aperçut un dégagement baigné d’une clarté orangée, il s’y dirigea avec un certain soulagement. La maçonnerie s’interrompait au bout de quelques mètres, et le mur semblait avoir été creusé sur la gauche. Une cache secrète ? C’est ça, et pourquoi pas des lingots, un paquet de biftons, un carnet de croquis de F’murrr ou une édition originale de Retoqué de Saint-Réac ? Quelque Rapetout avait-il tenté de rejoindre la salle des coffres de la Banque de France ? Derien s’était toujours abstenu de courir après les voleurs, il n’allait pas commencer maintenant, après vingt ans de planque. Davantage que son flingue de fonction, c’est surtout l’imprimante de son bureau qui lui était précieuse, sur laquelle il imprimait des plaquettes

de proverbes et limericks dont il était un collectionneur minutieux.

Mais pour l'instant, tel un héros de polar mal traduit, il palpait la crosse rassurante de l'arme sous son aisselle gauche, partagé entre l'envie de découvrir des indices pour son enquête et de remonter boire un petit coup au B. Le félidé se frotta à ses jambes, ce qui ne résolvait pas le dilemme. En face, un couloir voûté menait à une porte d'où filtrait la lueur d'une veilleuse. Il se prit à rêver que c'était celle de la cave de Legros (et fille)... et si elle était ouverte? Il se sentait dans l'état du Captain Cap explorant les mines de charcuterie en Arkansas : ça donne soif! S'il manquait quelques bouteilles, qui s'en apercevrait? Il entendait déjà les hurrahs accueillant son arrivée dans la vaste salle du café, à demi plongée dans l'ombre par le louable souci d'économie d'énergie qui animait sa patronne. Les chevaliers du mercredi siroteraient leur côte-roannaise en faisant circuler autour de la table libelles, catalogues et autres imprimés bibliophiliques, nihilistes ou éléphantologiques qu'ils commenteraient avec enthousiasme ou ironie, sous l'œil torve d'un indicateur déguisé en vieux pigiste des *Inrock* assis au comptoir, planqué derrière le *Canard*. Derien se voyait auréolé de gloire, tel Perceval débarquant chez Arthur, les bras chargés d'un sacré Graal : La Gaffelière 98, Montrachet 89, Chasse-Spleen 2000, Pernand-Vergelesse 2005, que des bonnes années! Les bonnes sœurs de service commenceraient à faire glisser leurs robes anthracite sur le carrelage, découvrant de ravissants... FFFFFRRRRHHHH!

Alice interrompit brusquement son rêve en poussant un feulement de terreur. Elle fit un bond dans la direction opposée à la cave et s'arc-bouta, le poil hérissé et toutes griffes dehors. Derien se retourna brusquement.

Chapitre 15

Fuite(s)

(René T.)

La frayeur de Derien, ajoutée à la sienne, c'était trop pour Alice qui se carapata.

« Quel insecte aura piqué ce greffier ? » s'interrogea Derien. Avant de rectifier : « Ou plutôt, cette... greffière. » Car, à l'aise dans son époque, il s'attachait à changer le genre de qualificatifs innocents en leur infligeant un « e » caudal. Cette réjouissante pratique s'épanouissait aussi sur la Toile, où Derien allait à la pêche la nuit. Il y a peu, il avait, au hasard d'un *chat*, croisé un internaute qui s'inquiétait de la nouvelle *directeure* de la danse de l'Opéra de Paris. Quelques clics plus loin, une chercheuse de travail énonçait dans un long CV ses qualités de *cheffe* de projet. Parfois Derien récitait – avec le ton – un choix de ses trouvailles devant un auditoire dont il ignorait s'il prenait cet exercice au degré qu'il faut.

« Et d'ailleurs, ne devrait-on pas dire “son auditoir” ? » songea-t-il à ce point de sa divagation. Pour se ressaisir enfin :

« Revenons à nos agneaux ! »

Il lui fallait savoir ce qui avait tant apeuré Alice.

Il allait s'accroupir pile à l'endroit où elle se trouvait, quand il sentit de l'eau lui couler dans la nuque.

De l'eau dans une cave ? Derien agréa la réaction du félidé. Il aurait eu la pareille. En plus violent, qui sait ? Peut-être eût-il

percé un ou deux tonneaux pour effacer l'insulte qui s'étalait en flaque sur le sol.

L'eau chutait à travers la voûte.

«A. a raison, se dit Derien. L'endroit exige des travaux urgents.»

La fuite s'arrêta.

Derien en conclut qu'elle ne revenait qu'à intervalle irrégulier lorsqu'un locataire du dessus tirait sa chasse ou vidait son évier.

«Donc, rectifia in petto Derien fort de ce constat, la patronne a peut-être raison d'opposer à son architecte que les ouvriers peuvent attendre juin de 2011.»

Sur ces entrefaites, l'électricité faillit. La chose n'était pas rare dans un troquet où la clarté était chiche, quelle que soit l'heure ou la saison. Les clients s'y faisaient, à la longue. Derien, lui, au sous-sol, plongé dans le noir par surprise, patienta sans paniquer.

Deux tours de trotteuse plus tard, la soixante-watts pendue à un fil torsadé gainé de toile, tel qu'on n'en tirait plus depuis cinq ou six lustres pour des raisons de sécurité, retrouva son incandescence. La panne n'avait guère duré.

D'ailleurs, s'agissait-il d'une panne? Derien n'était pas nyctalope. Il n'avait rien vu dans la nuit fugace. Juste senti un souffle dans son dos. Rien d'étrange dans un lieu sujet aux courants d'air. Sans doute. Pourtant Derien l'aurait juré: quelques instants plus tôt, il n'était pas seul dans cette cave.

Ce qu'il vit alors par terre vint étayer son intuition de flic. Des traces de pas.

Derien, au gré de ses enquêtes, en avait vu de toutes sortes. Il reconnut le dessin laissé dans la poussière. Des pantoufles! Et vu la taille, elles avaient été cousues pour les pieds d'un enfant... ou alors pour ceux de la petite dispensatrice de

nectars disparue. Derien sentait venir l'adrénaline. Il alla à la source des traces. Elles sortaient d'un pan de paroi caché par un tas de caisses expédiées par de vaillants vigneron.

Et derrière les caisses, il y avait une porte discrète, de la couleur des pierres.

Le passage était étroit. Derien dut se faire svelte.

La porte, une fois ouverte sans difficulté, révéla un réduit. Et dans ce réduit, supporté par une planche posée sur deux tréteaux, un ordinateur encore chaud.

Derien appuya sur « On ».

L'écran n'afficha qu'un fichier X-Press sans titre.

Derien cliqua. Et eut un large sourire de satisfaction. Il avait sous les yeux la Toison d'or des chasseurs de feuilles : l'esquisse de la prochaine édition de *L'Auvergnat 2 Paris*.

Une fois réussi son concours d'inspecteur, Derien avait été affecté à Paris. Là, en guise de cadeau d'accueil – du genre qu'on réserve aux petits nouveaux –, on l'avait chargé de passer à la loupe les gazettes clandestines que l'on trouvait dans des gargotes choisies de la capitale ou dans des toilettes sélectionnées outre-Quévrain – quand on ne se les passait pas sous la cape.

En investigateur consciencieux, Derien avait rendu son rapport d'où il ressortait que ces livraisons à très petit tirage n'incitaient guère qu'à une érudition épatante – essayez donc, sans elles, d'avoir connaissance de la postérité de l'éléphant d'Europe!

Sa hiérarchie l'avait rassuré. C'étaient là les conclusions qu'on attendait de lui. Pour la peine, il pouvait payer le coup aux collègues! Derien leur octroya une seconde tournée. Il avait, grâce à eux découvert l'existence d'une littérature que depuis il collectionnait.

L'Auvergnat 2 Paris... Derien avait eu vent de l'existence de ce recto-verso. Son titre, quasi pirate, interdisait toute diffusion apparente. Derien, pour ne tenir ne serait-ce qu'une photocopie, avait souri à des serveuses, parlé cochon avec des garçons (en tout honneur! Il fut toujours question, dans ces conversations, de charcuterie du pays). Tant d'efforts en vain, et voilà que le hasard lui offrait de lire sur écran, avant quiconque, une prose qui allait faire du raffut dans le landerneau aveyronnais (le lecteur pardonnera à Derien, au faite de l'excitation, cet instant de confusion géographique).

Derien lut donc ce qui suit.

Confession d'une fugitive

Je ne voulais rien, sinon la «paix des chiens», chère à Léo Ferré. Et qu'on se pointe aussi, aux heures d'apéro, pas en foule, non, juste ce qu'il faut pour vivre. Et voilà que A. est venu agiter une injonction à faire des travaux. À l'écouter, il fallait tout casser, ou alors j'allais tout perdre. Et que ça ne suffît pas! Après A., c'est C. qui s'y colle. Un drôle de fils que j'ai là. Qui dit que je dois signer. Et qui insiste, encore! Je dis: quand on signe, on saigne, et ça se soigne pas. Alors, je suis partie. J'ai voyagé... Tiens, jusqu'en Espagne. De toute une vie, je n'étais pas allée si loin. Et loin, c'est extraordinaire! Pourtant, on se languit d'ici qui, pour le coup, est loin de là, et donc extraordinaire. Alors, on rentre. Et puis, je suis une vieille personne. Une vieille personne pleine de fatigue. Il faut en finir. Je vais sig

La rédactrice (les accords d'adjectifs et de participes autorisaient cette déduction) s'était arrêtée en catastrophe, à l'entrée d'un intrus dans la cave. De crainte, sans doute, qu'il n'entende les clacs des touches du clavier.

À présent, quelqu'un descendait l'escalier.

Derien quitta fissa la cachette pour se replacer au centre de la cave et se faire un visage de Sherlock pensif.

P. fit une entrée inattendue. Il était supposé ne revenir que dans plusieurs jours. Derien sourit contre son gré – il s'acharnait à éviter d'afficher tout signe de fraternité pendant ses heures de service. Cependant, de tous les vieux enfants qui se réunissaient au-dessus, P. était son préféré. Tous les huit jours, puisque c'étaient les ordres, Derien, les coudes au zinc, devant un quart d'eau pétillante (liquide honni dans ces parages), surveillait du coin de l'œil leur groupe fluctuant, en guettant de toutes ses oreilles les flèches gaillardes de P. (les autres en décochaient aussi sans doute, sauf qu'ils parlaient plus sourd).

Tel que Derien le voyait, P., de retour d'Inde, n'avait pas laissé dans ce périple une once de sa jovialité.

L'étonnant voyageur, identifiant Derien, lança :

– Oh! Cher flic favori... Serais-je fait aux pattes?

– L'instant n'est pas à la plaisanterie, le tança Derien. Vous qui étiez là-haut, avez-vous vu quelqu'un surgir de l'escalier et s'éloigner ensuite?

– Si j'ai vu quelque chose, avec tous ces gens? Vous rigolez, j'espère?

– Allons, il n'y a personne.

– Nuance! Il n'y avait personne. Là, il y a autant de trèpe qu'au chapitre 7. Il faut dire que C. est arrivé. Et vous connaissez le principe: il suffit que le fils de céans apparaisse pour que le peuple afflue. Il s'est produit pareil prodige dans cette ville, outre-Rhin, à cause d'un joueur de flûte... Où était-ce déjà?

– Nous y réfléchirons plus tard. L'heure est à l'action. Auriez-vous quelque chose qui la ferait avancer?

– Peut-être, quand j'y repense. Avant d'entrer dans le café, j'ai stationné sur la place voisine pour étudier d'un œil pâtisseries un vol de nonnettes en arrêt devant une pieuse vitrine. Après qu'elles se sont égaillées, j'ai poursuivi vers le café. J'allais traverser la rue quand une voiture est partie tous pneus crissants.

– Vous avez pu voir le conducteur? haleta Derien.

– Je vous dirai avant qui se trouvait à l'arrière.

– Qui ça? Accouchez, voyons!

– Nulle autre que notre chère tenancière. Quant à son chauffeur, puisque vous y tenez, il avait le visage sournois d'un personnage de Dickens... Uriah Heep. Vous savez, l'archétype du...

– ... clerc de notaire! tonna Derien. Bordel de merde! Je crois deviner où ils vont.

– Derien, je suis navré. Je ne vous soupçonnais pas si grossier.

– C'est vrai, je n'aurais pas dû dire ça. Je ruine tout l'effet de l'auteur de ces lignes.

– Plaît-il?

– Plus tard! Plus tard! Vous avez autre chose?

– Un souvenir, incongru peut-être, que je vous livre: la voiture, une vraie pièce de collection, est négligée par son propriétaire. Des trois lettres du logo, orgueil de la calandre, il n'en reste qu'une: le W.

– Foin du souvenir, on fonce! rugit Derien.

Chapitre 16

(Maryz C.)

Dans le même laps et son for, au fur et devant son huis, le temps d'un clin, Mme R. M. in petto :

J'espère qu'ils ne m'ont pas reconnue... Mais j'avais tellement envie de revoir une dernière fois mon B. et mon bébé, C., Ah! Je ne pense pas. Sauf si Derienjevousenprie a eu le temps de relever la plaque d'immatriculation de ma vieille double-vé...

(*In petto exposant 2*) Ce qui m'étonnerait, vu son état. À lui, pas à elle. Ah, ces «son» sont si sots que j'en perdrais ma réputation de fine limière de la Brigade anti-amphibologie, la B. A. (si j'y suis) qui ne doit rien à Baden-Powell (soit-dit-en-passant-par-la-Lorraine), et mon surnom d'Anna Coluthe!

... et l'allusion: double-vé, double v, W... Non? Personne ne relève?

Il faut dire que le mot «double-vé» n'est même pas dans le dernier (*the last* et je pense *the least*, comme on dit en français, étant donné la concurrence pléthorique des dicos en ligne et autres conjugueurs) dictionnaire de la Compagnie.

Pas même un membre de la Bonne? Compagnie, j'entends. La vraie, l'authentique, l'unique, la B. C.: celle des J. M., des Joyeux Mercredimen (ou -mens ou -mans, selon qu'on souhaite franciser ou pas ce néologisme. Je dis ça pour le lecteur; pour

l'auditeur, je ferai seulement le *distingo* ou *-guo*, entre [mèn] et [man]) en manque de *Mercrediwomen* (ou *-mens* ou... Pardon, je me répète). Ah! S'ils savaient... Ce n'est pas moi qui vais améliorer la parité de leur confrérie. Et pour cause...

Mais pour en revenir à *W*: mon indice, pour une fois, était pourtant limpide comme de l'eau de roche avec une grosse anguille dessous. Ça changeait un peu des rébus rebus jusqu'à plus soif et rebutants pour débutants parsemés par *Sémé*, mon complice trappeur sachant trapper sans chaussetrappe(s) mais avec deux *p* et tout attaché, selon les rectifications orthographiques parues au *Journal officiel* du 6 décembre 1990. Tiens, à ce propos, j'ai lu dans *Wikipedia*, l'autre jour...

Oui, bon, en disant cela, je me dévoile, j'ôte ma burqa, comme dirait *P.V.* en décrivant le déguisement de ma complice *Carla*, ma macédoine idoïne (enfin si j'en crois l'avancement des travaux d'écriture de la *B. C.* à mon endroit, dont au sujet duquel ma troisième complice ((ou plutôt *mon* troisième, mais là, j'en dis trop)), mon chippendale préféré, ma nonnette de l'Ovalie, dont les membres ne sont pas en pain d'épices, croyez-moi!, me tient la courante), si tant est qu'il fasse, mais le fais-je moi-même?, la différence entre une burqa, un hijab, un niqab et tout le saint-frusquin exotérique pour bigots de tous bords en mal de maux.

Oui, en disant cela, enfin, en pensant cela, enfin en écrivant cela, enfin je ne sais plus où on en est, j'avoue mon assuétude pour le surf, mais je crois savoir que *Flaubert*, grâce à les huit scaroles, a découvert ma planque à électrons, donc ils savent déjà que je m'adonne à (*Madonna*;-)) des pratiques honteuses que je confesserai bien volontiers à genou devant le beau père (sans trait d'union, *Monsieur P.*, s'il vous plaît, et sans accent

circonflexe sur le i non plus, suis réformiste, möa, Mössieu. Monsieur P.? C'est un bon prote à moi. Je vous expliquerai plus tard...) de Notre-Dame-des-Victoires. Mais je m'égare. On nage en plein délire. Tout cela devient abscons.

... Où en étais-je...? Ah oui : oui qui? Pédia, bien sûr... Or donc, j'ai lu dans l'encyclopédie démocratique autogérée de la connaissance que « chausse(-)trap(p)e » se disait *tes̄subishi*, en japonais¹. Je ne sais pas qui est ce Bishi, mais je ne voudrais pas être à sa place. Quoique...

W...? Ou *le Souvenir d'enfance*, pardi! Il est vrai que j'ai rarement ouï des péréqueries péréquiennes dans cet espace d'espace, cette boutique obscure, qu'était le *B.* (ital, mon cher P., c'est une enseigne, même abrégée, non? me trompe-je?) Même les soirs de la BC (non, je ne vais pas vous réciter l'alphabet, ni des onzains hétérogrammatiques). Depuis 53 jours – depuis ma disparition –, ils auraient pu y penser/classer, mes doctes hôtes. Ils m'ont pourtant vue, lasse de mon infra-ordinaire, m'essayer, en essayant les verres au fond du comptoir la la lala la la la..., aux mots croisés de G. P., mon idole. Ils auraient pu se douter que ma disparition en était l'allusion flagrante. Ce n'est pas pour rien que mon trappeur-missionnaire enkilté a fait une apparition un jour à potron-minet

1. «Une chausse-trape (ou pied de corbeau, ou en japonais: makibishi ou tetsubishi) est un piège métallique constitué de pointes disposées de telle sorte que l'une d'elles, posée sur une base stable, est orientée vers le haut (par exemple selon la forme du tétraèdre). Cet ancêtre des mines est apparu dès l'Antiquité, appelé tribulus ou murex ferreus par les Romains. Les pointes peuvent être enduites de poison. [...]»

Wikipedia, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Chausse-trape> (15-10-2010).

portant minet sur l'épaule comme Georges sur l'image d'Anne de Brunhoff. Ce n'est pas pour rien si j'ai refusé une augmentation à S., ma petite serveuse dévergondée du midi (et du Midi, d'ailleurs), parce qu'elle n'avait pas l'art et la manière d'aborder son chef de service. Ce n'est pas pour rien si j'ai forcé C. au forceps pour qu'il cultive des tomates dans son jardin et s'initie à l'*experimental demonstration of the tomatotopic organization in the Soprano*.

Ils n'ont rien vu, rien compris. Il faut dire qu'on a mis le paquet pour les embrouiller, moi et mes trois trans travestis : Carle, sous sa burqa, devenu une belle blonde décolorée aux yeux verts ; ma barmaid, sous sa bure, qui aurait pu se raser la moustache pour ressembler un peu plus à celle qu'il veut devenir (mais il n'a pas fini son traitement aux hormones) ; et mon enkilté qui hésite toujours entre les deux genres. Sans compter Don José, qui leur a fait tous accroire que j'étions à La Rouge (Al-Hamra en arabe, ou Alambra en français) ! Sauf que lui, il est à part. Il n'est pas comme nous. Son sexe lui convient. Il a juste des talents de comédien et d'imitateur. Il a parfaitement reproduit ma voix au téléphone. C. est carrément tombé dans le panneau, comme T. dans celui de l'église Saint-Laurent. Il fallait bien que je trouve une excuse à ma disparition, le temps de l'hospitalisation.

On aura bien amusé la galerie ! Quand j'y repense... Ils sont quand même allés chercher midi à 14 h 14, non ? ! Entre leur culpabilité alimentaire christiano-porcine, leur paranoïa R. Généreuse, leur fantasme boulgre-en-villesque, leur effroi cannibaliste, leur attrait pécuniaire... Ah ! Où se loge l'imagination ! Seule une femme a frôlé la vérité : C. V. Elle a compris qu'ils étaient leur leurre.

Ah oui, il est l'heure. Faudrait peut-être qu'on accélère: «Josito! On ne peut pas aller plus vite?

– Ben, non, M'sieur Raymond, y a grève, rapport aux r'traites, c'est bouché jusqu'à l'hosto!

– Pas encore, José, pas encore, patience...» Dans quelles heures seulement j'entrerai dans ma nouvelle vie, loin de tout ça. J'aurai réalisé mon souvenir d'enfance, j'aurai définitivement fait disparaître ce *e* de Raymonde, je serai enfin celui que j'ai toujours su que j'étais, je pourrai enfin me rapprocher de mon cher amour d'homonyme¹, et qui sait, atteindre sa beauté et son talent... Ah! S'ils savaient... S'ils savaient, mes chers petits protégés du mercredi, combien j'en ai croisé des surréalistes, des lettrés, des érudits, dans la cabine de Willy Michel, sur les grands boulevards, alors qu'ils barbotaient encore dans leurs barboteuses...

FIN

1. http://www.cinema-francais.fr/les_acteurs/acteurs_m/maurel_raymond.htm
(15-10-2010).

Jules Veine

Le Voyage dans les spasmes



Sous la cape

« En quelques mots, Victoramélie m'expliqua que, tous les sept ans, un concours anthropippique était organisé en vue d'élire le Grand Jockey. Les candidats se rangeaient sur la ligne de départ et les Poidecentaures, dans les tribunes, lançaient les paris.

Le premier arrivé était nommé Grand Jockey, le deuxième Vice-Grand-Jockey, le troisième Premier Étrilleur. Les Poidecentaures qui avaient donné la combinaison dans l'ordre étaient élevés au grade de courtisans ; ceux qui l'avaient eue dans le désordre bénéficiaient de dégrèvements fiscaux. »

De l'extase comme moyen de transport intersidéral...

Alors qu'il fait l'amour avec son amie Anne, Jules connaît un tel orgasme qu'il se retrouve sur Baratin, une planète étrange, habitée de créatures mi-humaines mi-chevalines.

Les humains y sont utilisés comme nourriture (les Viandéphèbes) ou sex toys (Hommojets), les plus chanceux devenant les cavaliers des Poidecentaures.

Jules parviendra-t-il à sauver la belle Ténia et à quitter ce monde cauchemardesque avant d'être transformé en chair à saucisses ?

Écrit en 1982, ce roman inclassable et dérangeant devait figurer au catalogue de la mythique collection « la Brigandine », qui cessa de paraître cette année-là.

« Jules Veine écrit vraiment n'importe quoi, mais quel talent ! » (H. Barbe)

« Le portrait à la truëlle qu'il dresse de moi est plutôt flatteur. »

(Un académicien célèbre.)

« Je ne regrette pas mes douze euros. L'héroïne est craquante, surtout quand elle sort du congélateur. » (Un lecteur.)

12 euros • 132 pages • ISBN 978-2-86807-120-0

Jules Veine

Né en 1953.

Jules Veine développe une œuvre roborative centrée sur les péchés capitaux.

Après *l'Atour infernal* traitant du péché d'orgueil, paru en 1982 aux éditions de la Brigandine, voici le livre consacré à la luxure et à la gourmandise.

Jules Veine est le fondateur, avec Hurl Barbe et quelques autres sacripants, d'un courant littéraire novateur : le *n'importe quoi-isme*.

Photo : Michel Guérard.



Patrick Boman

Des nouilles dans le cosmos

Illustrations de Thierry Vernet



Sous la cape

« À la suite du changement brusque intervenu dans ses habitudes alimentaires, Grull a la diarrhée et des furoncles agrémentent son visage. Peu athlétique, il ferait pitié si les épaulettes de sa veste n'étaient bien rembourrées. Grull est un rescapé du front de la production, où il a combattu en première ligne, avec cisailles et burin. Il a participé, sur Terre, à la rénovation de la carcasse d'astronef et jouit à ce titre d'un reste de prestige (en érosion rapide). Son admiration pour les rêveurs-propulseurs, dont il serait en peine d'imiter les talents, est forte. La grande amitié qu'il affiche pour Farîda n'est peut-être que mots et Ming est l'objet de transports excessifs et le sujet de mainte pensée. Grull adore Yuk le crado, copine avec Alb le rat de bibli, mais Cri le disciple est par lui traité en con. Basta. »

Planètes de poussière et de ferrailles, de la SF déglinguée...

Embarqués dans un astronef de fortune, Aro, Ming, Grull et leurs compagnons découvrent tour à tour Véga-7 et ses crypto-pharaons, Nada l'orgueilleuse cité-monde bureaucratique, Dnih la vaporeuse... et croisent une faune intergalactique d'Arcturiens, de Gu et de camelots pittoresques. Des oniro-propulseurs (rêveurs professionnels) fournissent l'énergie nécessaire au déplacement de vaisseaux passablement vétustes.

Premier roman de Patrick Boman, terminé en 1982 et jusqu'alors inédit, *Des nouilles dans le cosmos* interroge le réel (frelaté) par la métaphore du voyage galactique.

Thierry Vernet, l'inoubliable compagnon de Nicolas Bouvier, qui illustra magnifiquement *l'Usage du monde*, avait conçu un chemin d'images pour ce texte sans équivalent, dont vous trouverez ici les traces.

20 euros • 320 pages • ISBN 978-2-86807-121-7

Patrick Boman est né en 1948 à Stockholm.

Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancié, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme.

Outre la série policière « Peabody », aux éditions Picquier, qui met en scène un officier de police de l'Empire des Indes très peu « politically correct », il est connu pour ses récits de voyage (*Retour en Inde*, Arléa) et ses essais (*Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860*, Ginkgo ; *Dictionnaire de la pluie*, le Seuil).

Pierre Charmoz

Première ascension népalaise de la tour Eiffel et autres cimes improbables

Illustrations de Michel Guérard



Sous la cape

« 9 h. Le brouillard s'est levé. En même temps qu'une grande clameur dans les rangs des porteurs. J'envoie Sherpa 4 se renseigner. Il me rassure : ce n'est qu'une Smicarde qui s'est évanouie en passant au-dessus d'une bouche de métro. Sa charge a glissé dans la crevasse. Mais là encore, plus de peur que de mal : rien d'autre que les médicaments pour les porteurs. Notre précieux matériel est sauf !

« 10 h. [...] Nos gorges poussent un grand cri d'enthousiasme, répercuté en mille échos par les façades des immeubles. Les autochtones, occupés à des achats divers, se retournent, surpris. Ils ne semblent guère partager notre joie : Elle se dresse devant nous, majestueuse et encore embuée de la brume matinale. Quelle splendeur ! Ah ! je ne regrette pas les milliers de kilomètres, les difficultés d'organisation de l'expédition, les mois d'anxiété et de préparation : cette apparition dissipe les brumes du passé comme le brouillard matinal. La tour Eiffel ! »

Humour à décaper les glaciers...

Sept textes à mi-chemin de Swift et de Frison-Roche.

Nul besoin d'être alpiniste chevronné pour en apprécier tout le sel : l'auteur s'appuie sur les travers de ses contemporains pour construire une œuvre à la fois ironique et jubilatoire.

Pastiche hilarant, *l'Ascension népalaise de la tour Eiffel* renverse le classique récit d'expédition himalayenne : pour conquérir le sommet parisien, les Sherpas n'hésitent pas à sacrifier les porteurs de base (les smicards), tout à leur soif de gloire coloniale. Autre modèle du genre, *l'Abominable* relate la première rencontre entre l'homme occidental (britannique de surcroît !) et l'abominable... femme des neiges, dont la voracité va mettre à mal l'expédition de Sa Très Gracieuse Majesté.

12 euros • 144 pages • ISBN 978-2-86807-122-4



Photo : Philippe van der Meulen

Pierre Charmoz

Selon des témoins dignes de foi, l'auteur serait né dans une crevasse en 1979. La parution en 1982 de son premier roman, *Cime et Châtiment*, mit en émoi le monde de l'Alpe : pour la première fois dans l'histoire de la littérature montagnarde, on osait faire des rapprochements entre pitons rocheux et objets du désir. Deux autres romans coquins-alpins ont suivi : *La Montagne à seins nus* et

L'Héroïque Aventure d'Henriette de Tourville (« Un pur chef-d'œuvre d'érotisme drôle », selon **Le Canard enchaîné**).

Pierre Charmoz et Studio Lou Petitou

Le Vampire de Wall Street



Sous la Cape

« Yosemite Valley, nuit du 6 au 7 novembre 2008.

Le moteur pétarade, aigret, chétif. Dans l'ombre des vastes ailes noires, Duboucq est calé dans son siège, à demi allongé sur le dos et agrippé aux commandes, sanglé par une ceinture de tissu élimée, les chaussures coincées dans une sorte de décrotte-pieds en métal, vêtu d'une moumoute verdâtre et coiffé d'une chapka en synthétique, car la saison avance et le froid nocturne se fait de plus en plus vif. [...] Son ultra-light de location, autant dire un ULM, auquel il a fixé un phare de cyclomoteur, ne lui inspire qu'une confiance modérée, d'autant qu'il ne le manœuvre pas de main de maître, loin de là : il a même failli décrocher plusieurs fois et il évolue trop bas par rapport à l'altitude conseillée. Il n'a bien sûr aucune autorisation pour voler de nuit et craint de se voir arraisonner par un quelconque hélico flicardesque, tous PROJOS dehors, auquel il aurait du mal à expliquer ce qu'il fabrique là, à bord de cet engin à la voilure imitant une chauve-souris géante... »

La Yosemite Valley transformée en camp d'entraînement V.

Mordu par le comte Madov – un vampire de la finance qui rêve d'asservir l'humanité tout entière –, le jeune Van Helse, un trader new-yorkais fou de grimpe, part semer la désolation dans la Yosemite Valley.

Ninnah, la complice de toujours de Madov, séduit la petite amie de Lucy, une superbe grimpeuse, pour lui tendre un piège mortel.

La Cellule citoyenne de veille de la Nouvelle-Babylone, dirigée par l'impeccable père Keita et représentée sur le terrain par le trio Duboucq, Ladurite et l'ours M'amour, arrivera-t-elle à temps pour contrecarrer les sombres projets de Madov, de Ninnah et de leurs complices Awah'? Ce qui est sûr, c'est que le FBI, comme toujours, arrivera trop tard.

14 euros • 192 pages • ISBN 978-2-86807-123-1

Pierre Charmoz. Selon des témoins dignes de foi, l'auteur serait né dans une crevasse en 1979. La parution en 1982 de son premier roman, *Cime et Châtiment*, mit en émoi le monde de l'Alpe : pour la première fois dans l'histoire de la littérature montagnarde, on osait faire des rapprochements entre pitons rocheux et objets du désir. Deux autres romans coquins-alpins ont suivi : *La Montagne à seins nus* et *L'Héroïque Aventure d'Henriette de Tourville* (« Un pur chef-d'œuvre d'érotisme drôle », selon **Le Canard enchaîné**).

Studio Lou Petitou. Entité promise à un bel avenir. S'est manifestée pour la première fois dans ce roman.

Patrick Boman

Les canines dans le pâté



Sous la Cape

« Les choses ne se passent plus comme dans les livres, mademoiselle. Classiquement, dès la première morsure, le mécanisme se mettait en route, et le sujet mordu, à sa mort et parfois avant, devenait un vampire sans que nulle échappatoire fût possible. Mais, de nos jours, peut-être pour des questions d'environnement, de mode de vie – les antioxydants et les produits conservateurs de nos aliments finissent par nous imprégner, nitrate de potassium, ascorbate de sodium, nous en sommes gorgés, sans parler du glutamate, des métaux lourds, de la radioactivité... –, ce mécanisme est plus complexe et peut subir des altérations, voire des coups de frein inexplicables. Dans votre cas, il est indéniable que vous avez été sujette à au moins deux violentes poussées, puisque vous avez très cruellement mordu au cou sans préavis, hier le vendeur de fleurs, et auparavant... »

Attaques de V. sur La Nouvelle-Babylone

Les V. ne se reposent jamais (ni congés payés ni RTT, comme le rappelle un des protagonistes de ce roman). Aussi la CCV, la cellule de crise antivampires, ne chôme pas : malgré des conditions de travail difficiles, le lieutenant Perez-Romero et le père Hiddinko traquent le « non-mort » dans tous les cimetières de la mégapole.

InterFairyService, une officine louche qui propose des fées pour anniversaire (voire gâteries pour personnes averties), serait-elle au cœur du complot ? Il appartient à nos courageux chasseurs de V., assistés de la commissaire Belmançour et du père Keita (déjà rencontré dans *Le Vampire de Wall Street* dans la même collection) d'y mettre bon ordre, sans oublier le pieu en chêne « développement durable » et l'ail d'origine contrôlée.

14 euros • 192 pages • ISBN 978-2-86807-124-8

Patrick Boman est né en 1948 à Stockholm.

Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancié, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme.

Outre la série policière « Peabody », aux éditions Picquier, qui met en scène un officier de police de l'empire des Indes très peu « politically correct », il est connu pour ses récits de voyage (*Retour en Inde*, Arléa) et ses essais (*Boulevard de la filibuste. Nicaragua 1850-1860*, Ginkgo ; *Dictionnaire de la pluie*, le Seuil).

Dans cette collection, il est l'auteur des *Nouilles dans le cosmos* (2010).

Hurl Barbe

Pompe le Mousse



Sous la Cape

« Le soir même nous étions à Paris : que peuvent, en effet, deux pauvres filles sans le sou et sans le scrupule, sinon essayer de s'enrichir sur le pavé de la capitale ? Nous arrivions à une période favorable : le pavé était au plus bas prix, se donnait et se recevait même gratuitement.

Notre jeunesse ne nous avait guère préparées à cette effervescence que, dans notre innocence, nous confondions avec l'agitation parisienne dont on nous avait tant parlé. Notre capacité d'adaptation et un instinct naturellement porté à la rébellion nous firent rejoindre les insurgés des barricades de la rue Gay-Lussac. C'était le 10 mai 1968.

Tous ces beaux jeunes gens se battaient courageusement et, en face, les assaillants avaient de bien vilains casques et de bien vilaines gueules dessous. Que voulez-vous, il y a des têtes qui attirent les pavés comme d'autres les baisers. Près de nous, trois garçons, beaux comme des demi-dieux, scandaient des slogans publicitaires.

– Le crime est la liberté qui contient toutes les libertés, criait le premier.

– Ce qui n'est pas pourri est dépassé et ce qui est dépassé incite au pourrissement, rétorquait le second, tout en balançant un pavé, avec l'élégance d'un lanceur de poids, sur un des assaillants imprudemment monté sur la barricade. »

Sous les pavés, la plage éternelle

Les tribulations de deux orphelines, ballottées des barricades de Mai-68 aux rivages de la mystérieuse Tamoé, où vivent d'heureux naturels – mais aussi les terribles Méleffes. Juliette et sa sœur Alice parviendront-elles à déjouer les sinistres projets d'Antonio, Shit, Somebody et Théière de Jardin, le quatuor infernal rêvant de dominer le monde ? Peuvent-elles compter sur Guy Retord, Gianfranco Spaghetti et Raoul van Houten, les théoriciens de l'Internationale de Sisyphe, qui savent si bien leur renverser le génitif ?

Publié dans la mythique collection la Brigandine en 1982, ce roman qui mêle pastiche de la littérature libertine du XVIII^e siècle et réflexion sur la modernité foutraque, n'a rien perdu de sa fraîcheur ni le style d'Hurl Barbe de son éclat diabolique. À ne pas mettre entre toutes les mains.

12 euros • 144 pages • ISBN 978-2-86807-125-5

Hurl Barbe. Auteur du premier polar potentiel (*Alice-Crime*, Ginkgo éditeur) et d'un diptyque érotico-délirant (*Pompe le Mousse* et *Les Celtes mercenaires*, Sous la Cape). Fondateur, avec Jules Veine et d'autres sacripants d'un courant littéraire novateur, le n'importe quoi-isme. Vous n'en saurez pas plus, et ça vaut mieux pour tout le monde !

Hurl Barbe

Les Celtes mercenaires



Sous la Cape

« Les Efelbays s'arrêtèrent sur la place. Le vieux Carhaix s'avança vers eux, accompagné de son fils et de quelques ancêtres chenus.

– Alors, vieux débris, grinça Le Folgoët, que nous proposes-tu au menu ? Quelques vers pilés ? de la farine d'artichaut avariée ? des filles tournées ou du poisson pourri ? Parle !

– Mes bons messieurs, chevrot le patriarche, nous ne sommes que de pauvres pêcheurs et vivons au rythme de la mer : elle nous nourrit quand elle le désire et le poisson sait déjouer les mailles des filets. . .

Le Folgoët éclata de rire, c'est-à-dire que son sourire s'agrandit jusqu'à dépasser largement les oreilles et finit par se rejoindre dans le cou.

– Vieux brigand ! tu sais bien que ce n'est pas ton foutu poisson qui m'intéresse. . . Nous t'avons toujours traité avec beaucoup d'égards, ainsi que les habitants de ce village dont nous n'avons pas rasé les maisons ni piétiné les paillasons. Notre chef, Breiz Armor, veut se montrer encore plus magnanime : dépose demain matin, à l'entrée du village, cent litres de bibine et dix femmes bien nourries et nous nous dispenserons de piller ton tas de boue. »

Chouchenn, artichauts géants et binious dans le désert

Dans une Breta-h-ne post-atomique, une bande de méchants mutants pas beaux, les Efelbays, rançonne un village de pêcheurs, Plouc-off.

Chargé de recruter des mercenaires pour organiser la défense des villageois, Maël Carhaix dégote une troupe de no'landers aguerris : Hubert Plancoët, le roi des Triskels, et son dromadaire Stivel ; les frères Nucléiques, des teignes montées sur double-pégason ; la mystérieuse Alice, qui semble immortelle ; Jeanne la Rousse à la hachette vindicative ; sans oublier Jaquette Elias, lamentable écrivain public, et son dromadaire Orgueil.

Pour une poignée de cocos (« des vrais, pas des flageolets » précise Maël Carhaix), accepteront-ils de chasser les Efelbays ? Dans la mêlée, parviendront-ils à garder leurs chapeaux ronds bien droit au sommet du crâne (le soleil cogne dur dans le désert) ? Éviteront-ils les pièges sournois de l'atomiste et de ses dieux Aidéhef et Céha ?

12 euros • 144 pages • ISBN 978-2-86807-126-2

Hurl Barbe. Auteur du premier polar potentiel (*Alice-Crime*, Ginkgo éditeur) et d'un diptyque érotico-délirant (*Pompe le Mousse* et *Les Celtes mercenaires*, Sous la Cape). Fondateur, avec Jules Veine et d'autres sacripants d'un courant littéraire novateur, le n'importe quoi-isme. Vous n'en saurez pas plus, et ça vaut mieux pour tout le monde !

Patrick Boman

Les Innommables et autres histoires de Canines



Photomontages de Valérie Le Bartz

Sous la Cape

« Les Efelbays s'arrêtèrent sur la place. Le vieux Carhaix s'avança vers eux, accompagné de son fils et de quelques ancêtres chenus.

– Alors, vieux débris, grinça Le Folgoët, que nous proposes-tu au menu ? Quelques vers pilés ? de la farine d'artichaut avariée ? des filles tournées ou du poisson pourri ? Parle !

– Mes bons messieurs, chevrota le patriarche, nous ne sommes que de pauvres pêcheurs et vivons au rythme de la mer : elle nous nourrit quand elle le désire et le poisson sait déjouer les mailles des filets. ...

Le Folgoët éclata de rire, c'est-à-dire que son sourire s'agrandit jusqu'à dépasser largement les oreilles et finit par se rejoindre dans le cou.

– Vieux brigand ! tu sais bien que ce n'est pas ton foutu poisson qui m'intéresse... Nous t'avons toujours traité avec beaucoup d'égards, ainsi que les habitants de ce village dont nous n'avons pas rasé les maisons ni piétiné les paillasons. Notre chef, Breiz Armor, veut se montrer encore plus magnanime : dépose demain matin, à l'entrée du village, cent litres de bibine et dix femmes bien nourries et nous nous dispenserons de piller ton tas de boue. »

La chasse aux vampires est ouverte !

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français de l'ail bio et de l'épieu certifié FSC. Comment faire l'amour avec un V. sans se faire mordre ; les règlements maritimes en matière de transport de non-morts ; les associations caritatives pour la défense des V. nécessaires ; du bon usage des piscines dans le traitement des V. Autant de sujets traités avec distinction, compétence et savoir-vivre. Après avoir lu ce livre, les miroirs cesseront de réfléchir. Et vous aussi, peut-être.

12 euros • 144 pages • ISBN 978-2-86807-126-2

Patrick Boman est né en 1948 à Stockholm.

Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancié, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme.

Outre la série policière « Peabody », aux éditions Picquier, qui met en scène un officier de police de l'empire des Indes très peu « politically correct », il est connu pour ses récits de voyage (*Retour en Inde*, Arléa) et ses essais (*Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860*, Ginkgo ; *Dictionnaire de la pluie*, le Seuil).

Dans cette collection, il est l'auteur des *Nouilles dans le cosmos* et des *Canines dans le pâté*.

Studio Lou Petitou / Pierre Charmoz

La Canine impériale



Sous la Cape

« Nuit glaciale et claire. En haut de la tour Saint-Jacques, entre les gargouilles accroupies, au cœur de la cité, silencieux, pensifs devant l'immense besogne qu'ils se sont assignée et qui les attend – la création d'une armée de vampires dévoués, recrutés parmi les naïfs saint-simoniens, pour conquérir la ville puis le monde –, Ninnah et Jonathan, qui se font ici appeler Ninon et Jehan, contemplant la ville, la fumée qui s'échappe de mille cheminées, les toits bas qui ondulent presque jusqu'à l'horizon, les clochers qui se répondent de quart d'heure en quart d'heure – sonorité odieuse que celle du bronze béni, qui leur fait grincer les dents –, les palissades et les échafaudages des chantiers, les tours pointues, tout près, de l'autre côté de l'eau, des gardiens de la loi humaine, les ombres, les quinquets, le roulement d'un fiacre attardé qui résonne sur le pavé, la chanson rauque d'un ivrogne, tout cela comme d'une eau-forte. »

Vampires en folie dans le Paris du second Empire

1853. Monsieur et madame Badinguet sont à peine installés aux Tuileries que le pavé parisien regorge de cadavres exsangues. Vidocq et Renan mènent l'enquête, secondés par Prosper Enfantin, les saint-simoniens et l'énigmatique Van Helse. Sans oublier Anaïs, Élisabeth et la marquise de Las Maresmas, bien décidées à en remonter aux hommes pour l'efficacité de la chasse anti-V. Nos vaillants détectives devront affronter de terribles non-morts : Ninnah et Jonathan, les Américains du *Vampire de Wall Street* ; l'ignoble Hocheput, un protégé de Morny ; et l'archivampire Torquème, un exorciste dévoyé qui ne craint ni l'ail ni les crucifix.

Dans cette fresque historique épatante, le lecteur croisera la route du cabaretier Mimile, de sa mère Minette la bouquetière octogénaire, ainsi que du sombre Al-Qâsim, adepte de Tôt-Draa, la divinité chauve-souris. Toute une foule de personnages habite le récit : le zouave Jacob ; les clochards Vingt-Sous et Bouche-Trou ; l'énigmatique professeur Rongne ; la céleste sœur Léonice ; la délicieuse Pauline, adepte de la tatane normande ; le jeune Peabody, qui découvre les charmes de la capitale ; le prêtre interdit Lardennais, ancien compagnon de séminaire de Renan...

20 euros • 358 pages • ISBN 978-2-86807-128-6

Studio Lou Petitou : révélé par *le Vampire de Wall Street*.

Pierre Charmoz : abandonnant son terrain de prédilection, les Alpes coquines, Pierre Charmoz a suivi avec délectation Studio Lou Petitou dans les dédales du Paris du XIX^e siècle. Les deux compères ambitionnent de devenir les Erckmann-Chatrion du XXI^e siècle.

Histoires d'Aulx



Sous la Cape



Les vampires ne mangent pas de guimauve...

Lassés des désopilantes aventures de vampires tout gentils et tout sucrés que nous assèment les derniers blockbusters scripturaux et cinématographiques, l'équipe d'imaJn'ère et ses prestigieux invités redonnent un peu de couleur rouge sang à nos morts-vivants préférés, toujours porteurs de poésie, de violence, d'intelligence et d'hémoglobine, sans oublier l'humour...

Le vampire sait être moderne et original sans oublier la longue tradition des faiblesses et des forces de la race maudite.

Les vampires, tous descendants de Caïn ?

Dracula fait son cinéma **(Batista & Batistuta)**

« Le vampire, le monstre assoiffé de sang, il est adoré par la terre entière. C'est le plus puissant de tous les héros ! » Et comme metteur en scène, que donnerait-il ?

Noces (Philippe Caza)

BD, amours de vampires...

Rage de dent (Justin Hurle)

Devenir maître de la vampirie n'est pas de tout repos. Surtout quand on a mal aux dents !

Senteur d'Alep (Justin Hurle)

Lorsque le désir et la Foi entrent en conflit, jusqu'où l'homme est-il capable d'aller ?

Russule Ruth (Justin Hurle)

Étrange affaire qui, de grincements de sommier en disparition de chat, nous fait prendre conscience que nos voisins sont des êtres bizarres.

Les Crocs, Monsieur le Président **(David S. Khara)**

La faim, circonstance atténuante pour un excès de vitesse ? Allez donc expliquer ça aux gendarmes !

Y a plus d'saison ! (Aedes Lagrippa)

Les petites bêtes ne mangent pas les grosses ? Mais elles peuvent parfois leur faire peur.

Jaune (Artikel Unbekannt)

Un cas clinique étrange.

Rouge (A Unbekannt)

Un voyage au fond de soi.

Lorsqu'il ouvrira (Patrice Verry)

Quand on est la dernière, est-il possible de croire encore en l'avenir ?

Lágrimas de sangre (J.-H. Villacampa)

De Paris à Angers en passant par Rio et Washington, la truculente aventure d'un vampire en cavale.

imaJn'ère

L'association imaJn'ère a pour but de promouvoir toutes les formes de la littérature populaire. À cette fin, l'association possède son fanzine, *La Tête en l'ère*, héberge le plus vieux fanzine français du polar, *La Tête en noir*; ses membres participent ou animent des conférences, des émissions de radio, des expositions et des entretiens, organisent des expositions, sont écrivains et/ou chroniqueurs...

15 euros • 210 pages • ISBN 978-2-86807-130-9

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-129-3

Achévé d'imprimer en mars 2011
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : mars 2011.

Tirage limité à un petit nombre d'exemplaires,
tous hors commerce.